

150

Le Monde

DERNIÈRE ÉDITION

QUARANTE ET UNIÈME ANNÉE N° 124 18 - 6 F

Fondateur : Hubert Beuve-Méry

Directeur : André Laurens

- DIMANCHE 30-LUNDI 31 DÉCEMBRE 1984

Rajiv Gandhi plébiscité

Le Parti du Congrès (Indira) a remporté une victoire sans précédent en enlevant 400 sièges sur les 508 mis aux voix

De notre correspondant

New-Delhi. — « Une victoire sans précédent! » « Un raz de marée historique! » « Une bourrasque! » : les journaux indiens ne savaient plus, samedi matin 29 décembre, comment qualifier le spectaculaire résultat de la huitième élection de la Chambre du peuple (Lok Sabha) du Parlement fédéral.

Le Congrès (Indira) a remporté près de 400 sièges sur les 508 mis aux voix les 24 et 28 décembre (1). La vague a tout

avait fait confiance après l'indépendance, les communistes sont laminés et disparaissent quasiment de la carte électorale (neuf sièges sur dix de perdus pour le Parti communiste indien-marxiste (indépendant de Moscou et de Pékin) et quatre sur quatre pour le PCI (pro-soviétique). Le Parti marxiste résiste un peu mieux au Bengale Occidental et garde ses deux sièges au Tripura, dans le nord-est du pays, deux États où il est au pouvoir. Par contre, le PCI y est littéralement écrasé.

Dès vendredi soir, des milliers de sympathisants et de militants

suivi l'assassinat d'Indira Gandhi est encore frais dans toutes les mémoires, et la petite minorité craignait visiblement de faire les frais d'un enthousiasme trop ardent. S'il veut éviter la répétition des désordres, Rajiv Gandhi, fruit de sa victoire, va devoir très vite prendre des mesures d'apaisement à l'égard de la petite communauté (2 % de la population) et régler le grave problème posé par le Pendjab (ni le Pendjab, ni l'Assam, ni encore la ville de Bhopal, ne participaient à la consultation). Ce n'est pas la seule urgence à traiter.

Les quelque deux cent trente millions d'électeurs indiens qui ont voté les 24 et 28 décembre ont clairement fait confiance à un homme, héritier d'une famille prestigieuse, plus qu'à un parti. A en juger par les réactions recueillies dans les circonscriptions, avant et pendant la consultation, on peut même parler d'un véritable plébiscite personnel. Cette victoire, d'une ampleur historique, dont même son grand-père, l'illustre Nehru, n'osait rêver, est d'abord celle d'un homme, Rajiv Gandhi, et d'un style.

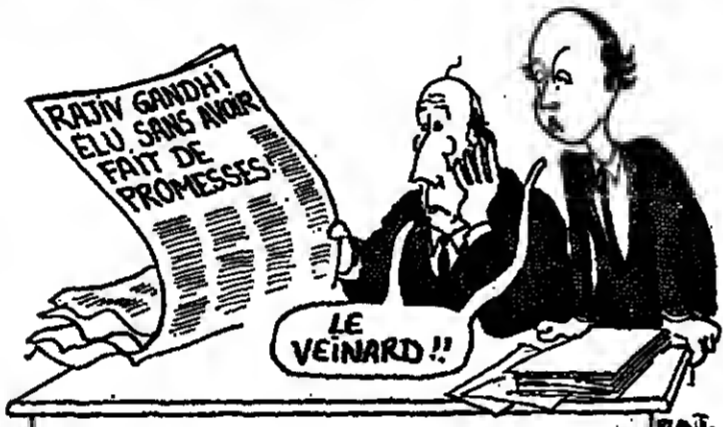
Le vieux Congrès, qui fêtera dans le faste en 1985 un siècle

d'existence, retrouve avec son nouveau chef une seconde jeunesse. Il est encore trop tôt pour tirer toutes les conclusions de l'extraordinaire verdict enregistré samedi, mais il est certain que nombre d'électeurs qui avaient déserté le parti gouvernemental, ou qui s'apprétaient à le faire à cause des méthodes autoritaires d'Indira Gandhi, ont également voté pour une nouvelle morale politique symbolisée par l'héritier. En clair, M. Rajiv Gandhi va devoir tenir la promesse de son sobriquet — « Monsieur Propre » — et nettoyer le parti, l'administration et le pays tout entier de la corruption, du népotisme et de l'incompétence qui étouffent son développement. C'est un processus qui prendra sans doute très longtemps, tant le cancer est avancé. Mais l'électorat se contenterait sûrement, dans une première phase, de quelques mesures bien senties.

PATRICE CLAUDE.

(Lire la suite page 3.)

(1) Il reste sept circonscriptions où les élections ont été retardées pour diverses raisons : six voteront le 25 janvier et une, dans le Ladakh, mercredi, en juin prochain.



emporté sur son passage. Les grands partis d'opposition de droite n'existent quasiment plus en tant qu'organisations d'envergure nationale. Quinze de leurs mandarins les plus célèbres, dont M.M. Vajpayee, président du BJP, Chandra Shekhar et Georges Fernandes, respectivement président et secrétaire général du Janata, ont mordu la poussière. Le seul à tirer personnellement son épingle de ce jeu de massacre est M. Charan Singh (quatre-vingt-deux ans), ancien chef du gouvernement de la courte période post-Janata à Delhi et président d'un nouveau parti des Intouchables, travailleurs et paysans (DMKP), qui, lui non plus, ne survivra sans doute pas longtemps à la déroute qu'il vient de subir.

La quasi-totalité des anciens ministres du cabinet de la coalition Janata, qui avait succédé à celui de M. Gandhi après sa défaite de 1977, ont également été battus. Les partis de gauche résistent à peine mieux. Au Kerala, le premier Etat qui leur

avaient entrepris des marches de la victoire à travers la capitale et hurlaient joyeusement leur bonheur. « Rajiv Zindabad! » « Indira Zindabad! » (« Vive Rajiv et Indira! ») Le premier ministre, cependant, s'est abstenu, sans doute pour éviter les désordres, de montrer son visage de vainqueur aux foules. Samedi matin, dans le centre de Delhi, ils étaient plusieurs dizaines de milliers rassemblés près de la résidence du héros du jour. Celui-ci devait s'adresser à eux dans l'après-midi et conduire une procession triomphale à travers une ville qui, pour la première fois depuis quinze ans, a accordé à son parti la totalité de ses sept sièges.

Tout au long de la nuit, les sikhs de New-Delhi, qui eux, cependant, ont voté en majorité, contre le Congrès, avaient installé des vigiles armées de leurs entreprises, résidences et garages, les temples de leur religion. Le sang des massacres qui avaient

Nouvelle-Calédonie : la manière douce

Notre envoyé spécial a assisté à Koné à une opération de gendarmerie symbolique contre une tribu d'indépendantistes singuliers

De notre envoyé spécial

Baco. — Une fois n'est pas coutume, on serait presque d'accord avec le quotidien local *les Nouvelles*, organe central de la calédonienne exaspérée. L'opération de gendarmerie menée le vendredi 28 décembre contre la tribu de Baco était un peu « course de fil blanc ». Le haut-commissariat avait gentiment rudoyé, trois jours auparavant, les cow-boys de Bourail. Pour tenir équilibrée sa balance de la répression homoprotective, M. Pissani devait donner un petit coup sur les doigts des canaques.

Il y avait deux choix : Thio ou Baco. M. Machoro étant encore, pour l'heure, un trop gros gibier, on en choisit donc la tribu de Baco. Il y subsistait, miraculeusement, un petit barrage de rizières du tout, condamnant essentiellement l'accès à la tribu elle-même, dans la crainte d'un raid des « faheos » du village de Koné tout proche.

Les autorités souhaitaient, par-dessus tout, éviter que se renouvelle la mésaventure de la semaine précédente à l'île de Lifou, où l'on avait arrêté involontairement un dirigeant local du FLNKS. On prit donc bien soin d'arriver sans discrétion excess-

sive, pour laisser à ceux qui le souhaitaient le temps de s'esquiver tranquillement dans la montagne. Après quoi, on confisqua six fusils et on interpella cinq barbagistes, relâchés quelques heures plus tard.

Pourquoi diable ce barrage subsistait-il à Baco ? « Ici, nous sommes une tribu dure », nous explique, avec un large sourire, le chef local du FLNKS, M. Victor Nsouari, en nous accueillant à son QG. Tous les militants des tribus alentours se sont relayés autour des vestiges d'une boîte de nuit, le Tabou, fermée, il y a deux ans, par une alliance tactique des indépendantistes et des couche-tôt.

Nous insistons : le gouvernement pravissera-t-il pas recommander la levée des barrages ? M. Nsouari a alors cette jolie formule : « Nos barrages, c'est un problème régional. »

Rude problème, en effet. Baco et Kané vivent depuis cinq semaines en état de guerre larvée. A la sous-préfecture de Kané, les pétitionnaires blancs succèdent aux pétitionnaires noirs pour exiger, les uns, la démission du maire indépendantiste, les autres, l'expulsion des « fascistes ».

DANIEL SCHNEIDERMANN. (Lire la suite page 7.)

Géographie parisienne

Les révélations du nouvel atlas démographique et social de la capitale

Les médecins parisiens sont comme les tribus primitives : ils ont leur territoire et leurs terrains de chasse. Les chirurgiens, mais aussi les gynécologues et les obstétriciens, se cantonnent surtout dans les beaux quartiers du seizième et du dix-septième arrondissements. Ils y côtoient les « psy » (psychologues, psychanalystes et psychiatres), mais ceux-ci ont tendance à migrer vers les cinquième, sixième et septième arrondissements, où ils se sentent plus à l'aise au milieu de leurs clients, les intellectuels de la rive gauche. Les généralistes se rassemblent autour des gares, comme s'ils étaient à l'affût des banlieusards égarés.

Comme base de départ, ils pourront prendre désormais un ouvrage qui restera certainement un classique : l'Atlas des Parisiens (1). Nombre de grandes cités d'Europe et d'Amérique du Nord possèdent leur atlas démographique et social. Paris faisait exception. Cette lacune est aujourd'hui comblée. En deux cent dix cartes commentées, les habitants de la capitale sont photographiés, radiographiés et même épingleés comme des papillons dans une boîte d'entomologiste. Daniel Noin et huit chercheurs de l'université Paris-I ont traduit en couleurs toutes sortes de renseignements statistiques sur les dernières décennies et notamment ceux des recensements de 1962 et 1975. Il en résulte une sorte de bande dessinée abstraites qui ébauche l'histoire des Parisiens au cours des trente dernières années. Malheureusement l'ouvrage ne tient compte que fort peu des résultats du recensement de 1982. Ce sera sans doute pour des éditions ultérieures. Un

ardes des Parisiens ne se conçoit qu'avec des mises à jour périodiques. Plus que les autres Français, les habitants de la capitale sont de grands agités. Remue-ménage quotidien d'abord qui, chaque matin, fait affluer de banlieue un million d'employés et qui jette cinq cent mille Parisiens hors de leur arrondissement. Certains, comme les ouvriers, sont même obligés dans la proportion de un sur trois de gagner les faubourgs où leurs entreprises ont démenagé. Bougeotte encore qui, un trente ans, a précipité le quart de la population parisienne vers les verdures de banlieue et les pavillons de province. Le slogan « Vivre et travailler au pays » a vidé la capitale.

MARC AMBROISE-RENDU. (Lire la suite page 9.)

Peckinpah ou la fin de l'Ouest

Le metteur en scène américain, qui vient de mourir, avait remis en question les conventions du western

Le metteur en scène américain Sam Peckinpah est mort, le 28 décembre dans un hôpital de Los Angeles où il avait été admis à la suite de troubles cardiaques. Il avait subi plusieurs attaques et portait un stimulateur. Sam Peckinpah était âgé de cinquante-neuf ans.

Né le 21 février 1925 à Fresno, Californie, Sam Peckinpah sort diplômé d'art dramatique de l'université de Californie-du-Sud, et travaille aussitôt au théâtre comme metteur en scène et comme acteur. Il est ensuite dialogue directeur (il fait répéter les dialogues aux acteurs) et assistant de Don Siegel. Il écrit des scénarios pour la télévision (*Gunsmoke*) et pour le cinéma (*l'Invasion des marchands*, de Don Siegel, 1959). Son second film, *Ride the High Country* (Coups de feu dans la sierra, 1962), lui vaut immédiatement la gloire. Deux cow-boys sur le

retour (Joel McCrea et Randolph Scott) se trouvent réunis pour transporter un convoi d'or.

Si *Major Dundee* (1965) raconte une histoire non sans similitudes avec celle de *Ride the High Country* — un officier de cavalerie, Chertton Heston, au lendemain de la guerre de Sécession, réunit une troupe d'espérants pour chasser les Indiens marauders, mais n'obtient pas le même succès.

La Horde sauvage (*The Wild Bunch*, 1969) établit définitivement la réputation de Peckinpah. L'action se situe au début du XX^e siècle, en 1913. Une bande de hors-la-loi se lance dans une dernière sarabande meurtrière. Le metteur en scène affirme avoir voulu montrer la violence dans toute son horreur, en même temps qu'il rend esthétique ce qu'il est possible. Sam Peckinpah aura désormais ses supporters inconditionnels, mais d'autres spectateurs resteront totalement allergiques à ce grand guignol. *Les Chiens de paille* (*The Stray Dogs*, 1971), marquent peut-être l'épilogue du mythe. Dustin Hoffman incarne un mathématicien soudain confronté à l'horreur la plus brutale. La caméra y multiplie les passages filmés en ralenti pour, explique-t-il, mieux rendre la dilatation du temps au cœur du mal absolu.

LOUIS MARCORRELLES. (Lire la suite page 10.)

ation des Transports :
VA PRENDRE
INCF
noire pour les élus

Liban

Avec les soldats israéliens sur le front de l'Awali Le voyage à Damas du président Gemayel a légèrement détendu l'atmosphère

Le ministre israélien de la défense, M. Itzhak Rabin, a adressé vendredi 28 décembre un nouvel avertissement au gouvernement du Liban...

A Jérusalem, une vingtaine de colons juifs s'organisent pour aller créer la première implantation israélienne au Liban...

De notre correspondant

Beyrouth. - Une pause dans la dégradation de la situation au Liban et même un léger mieux provisoire...

guerre civile au Liban ont pratiquement paralysé la circulation, vendredi 28 décembre, entre les secteurs chrétien et musulman de Beyrouth...

Le mouvement lors de sa réunion hebdomadaire de jeudi. « Nous voulons que les dirigeants, et notamment le président Amine Gemayel, prennent leurs responsabilités... »

De notre envoyé spécial

Biari (Liban du Sud). - Au creux d'une vallée profonde, la rivière Awali coule à perte de vue. Sur la ligne de crête, les casemates de l'armée israélienne surveillent toute la région...

« Nous sommes une armée d'occupation, constate le capitaine Teddy, un jeune officier de carrière israélien. Toute armée d'occupation est amenée à prendre des mesures désagréables envers la population civile... »

A BEYROUTH

L'ASALA revendique deux attentats contre des établissements français

Beyrouth (AFP). - Deux attentats à la dynamite, qui n'ont pas fait de victimes selon des sources policières, ont été perpétrés vendredi 28 décembre contre deux établissements commercaux français à Beyrouth-Est...

Egypte

Vers la fin de la relégation du patriarche copte Chenouda III

Le patriarche de l'église d'Alexandrie, Chenouda III (soixante et un ans), célébrera le 7 janvier prochain la messe de la Noël copte à la cathédrale Morkosya du Caire...

Correspondance

Le patriarche de l'église d'Alexandrie, Chenouda III (soixante et un ans), célébrera le 7 janvier prochain la messe de la Noël copte à la cathédrale Morkosya du Caire...

MISE AU POINT DU SECRÉTARIAT DU CONSEIL NATIONAL DE LA RÉSISTANCE IRANIENNE (CNRI) AU SUJET DE L'ARTICLE « UN DIVORCE A AUVERS-SUR-OISE »

Le Monde du 21 décembre a publié un article intitulé « Un divorce à Auvers-sur-Oise », comportant à l'avis du CNRI plusieurs points inexactes (précisément quinze points) concernant le Conseil et surtout l'organisation des Modjahédines du peuple d'Iran...

La naissance du passeport européen

France, Italie, Luxembourg, Irlande et Danemark vont voyager, à partir du 1er janvier 1986, avec un passeport européen, remplaçant le document national. Grecs, Belges et Néerlandais en seront exemptés...

Des lois

APON Des lois... (Text partially obscured and illegible)

TURQUIE Le pont

Le pont... (Text partially obscured and illegible)

Handwritten Arabic text at the bottom of the page.

150

France

LA SITUATION EN NOUVELLE-CALÉDONIE

Les indépendantistes exigent la « souveraineté » pour 1985

Après que M. Edgard Pisani, délégué du gouvernement en Nouvelle-Calédonie, ait annoncé des propositions politiques pour le 7 janvier et, dans l'immédiat, des mesures économiques (le Monde du 29 décembre), M. Jean-Marie Tjibaou, président du gouvernement provisoire formé par le Front de libération nationale kanak socialiste (FLNKS), s'est déclaré, le vendredi 28 décembre, au cours d'une conférence de presse, prêt à négocier « une accession pacifique à l'indépendance ».

Pour M. Tjibaou, toute concession « sur la souveraineté » est impossible. « Nous sommes prêts,

a-t-il dit, à faire des concessions sur un calendrier de retour des compétences, mais ce qui est essentiel, pour nous, c'est de recouvrer notre souveraineté en 1985 ».

Selon le dirigeant indépendantiste, le scrutin sur l'autodétermination que proposerait M. Pisani pour avoir lieu dans le courant du deuxième trimestre. « Si son résultat est positif », a précisé M. Tjibaou, nous pousserons pour avoir une Assemblée constituante avant la fin de 1985, de préférence le 24 septembre, qui est pour nous une date symbolique. (Le drapeau français a été hissé sur la Nouvelle-Calédonie le 24 septembre 1853.)

« 1986 sera donc l'an I de l'indépendance », a affirmé M. Tjibaou, ajoutant qu'un « bilan » des compétences à restituer à l'Etat canaque devrait être fait fin 1985. « Il n'est pas pensable, pour un petit pays comme le nôtre, de pouvoir assumer toutes les charges qui pèsent sur l'Etat canaque », a-t-il remarqué.

M. Tjibaou a précisé que M. Pisani avait demandé au FLNKS de se prononcer sur la manière dont le mouvement voulait l'avenir, tant en ce qui concerne la coopération diplomatique et militaire que l'éducation, la monnaie, la banque ou le Plan. M. Tjibaou a exclu « pour l'instant » l'idée de

création d'un « Etat associé ». « Si c'est le pouvoir colonial qui le propose, non. Si c'est nous qui le proposons, pourquoi pas ? », a-t-il dit.

Une opération de gendarmerie a été menée, vendredi, contre la tribu de Bacu, près de Koué, dans le nord de l'île, opération qui a donné lieu à une controverse à Nouméa.

La politique du gouvernement est contestée par les responsables de l'opposition dans la région. M. Gaston Flosse, président du gouvernement de la Polynésie française, envisageant une « organisation commune » des territoires français du Pacifique face aux initiatives de Paris.

La manière douce

(Suite de la première page.)

Chaque nuit on pique, depuis le 18 novembre, les gendarmes des deux camps échangeant quelques coups de feu, de montagne à montagne. Quelques magasins et quelques habitations d'Européens ont été pillés et saccagés.

« Les saccages, c'est politique, reconnaît M. Naonari, c'est pour que les colons comprennent qu'on est déterminés à aboutir. » Car Bacu, sur l'île, est à la pointe du combat pour la récupération des terres. Il y a quatre ans, la tribu possédait dix hectares de terres cultivables. Grâce aux rachats et aux redistributions opérées par l'Office foncier, elle a, aujourd'hui, centuplé cette superficie. Les Canaques en conviennent eux-mêmes : sur les mille hectares ainsi récupérés, ils ne cultivent pas grand-chose d'autre que des projets. « Parce qu'ils ne parviennent pas à s'entendre eux pour se répartir les terres », accusent les caldoches.

« Nous ne cessons de réclamer, pour l'achat de matériel, des subventions qui n'arrivent pas », réplique M. René Guirat, animateur du Comité des terres de Bacu. De tous les compagnons de route européens des Canaques, M. René Guirat est, aujourd'hui, l'un des plus hais par tous les caldoches de l'île. Il est, c'est vrai, le principal bâtisseur de l'empire foncier en friche de Bacu. Un combat mené avec une fougue qui l'a même conduit à s'opposer à

M. Pisani renforce son équipe

M. Edgard Pisani, délégué du gouvernement en Nouvelle-Calédonie, va disposer, autour de lui, d'une équipe de collaborateurs renforcée. M. Paul Maurau, sous-préfet d'Issore (Puy-de-Dôme), ancien collaborateur de M. Raymond Barre, doit prendre, le 2 janvier, de nouvelles fonctions auprès de M. Pisani. D'autre part, huit autres hauts fonctionnaires sont arrivés, le vendredi 28 décembre, à Nouméa pour rejoindre l'équipe du délégué du gouvernement.

Plusieurs de ces nouveaux collaborateurs de M. Pisani avaient exercé des responsabilités sur le territoire. Ces huit hauts fonctionnaires sont MM. Michel Levallois, directeur des affaires politiques, administratives et financières au secrétariat aux DOM-TOM ; Alain Christenich, ancien secrétaire général du territoire ; Roland Bruiel, ancien vice-recteur de l'enseignement en Nouvelle-Calédonie ; Robert Drappe, expert en finances publiques, ancien secrétaire général ad-

A PAPEETE

M. Flosse (RPR) envisage une « organisation commune » des territoires français du Pacifique

De notre correspondant

Papeete. — Le président du gouvernement de la Polynésie française, M. Gaston Flosse (RPR), a lancé, le vendredi 28 décembre, l'idée d'un front commun entre les trois territoires français du Pacifique (Polynésie, Nouvelle-Calédonie et Wallis-et-Futuna). Sans préciser quelle forme revêtirait cette organisation commune, M. Flosse a indiqué, au cours d'une conférence de presse, qu'elle aurait pour objectif de préserver les trois territoires d'une certaine forme de subversion. « Ce n'est pas à expliquer, ce qui était pour moi une inquiétude s'est transformée, depuis mon séjour à Nouméa, en réalité : le gouvernement socialiste est responsable de la situation en Nouvelle-Calédonie ».

Pour M. Flosse, le gouvernement central est coupable, notamment, d'avoir « accordé à quelques délinquants une totale impunité » et d'avoir, ainsi, « légitimé leur comportement criminel, en le faisant apparaître comme un terrorisme politique et racial ». Rendant compte de la mission d'information qu'il avait conduite à Nouméa et à Thio, le 20 et 26 décembre, M. Flosse a décrit « l'état de choc » dans lequel se trouveraient les Poly-

nésiens de Thio après « les violences dont ils ont fait l'objet ». Une vingtaine d'entre eux, a-t-il dit, ont décidé d'attendre la reprise des activités dans la cité minière, mais tous les autres — soit cent soixante personnes — ont exprimé l'intention de revenir en Polynésie.

Une aide de 5 millions de francs Pacifique a été décidée par le gouvernement polynésien, qui, d'autre part, a alloué une subvention de 100 millions de francs Pacifique au gouvernement calédonien pour l'aider à organiser les secours aux réfugiés de Nouvelle-Calédonie. Mais le territoire de la Polynésie n'entend pas se substituer à l'Etat français, car « il appartient à la collectivité nationale tout entière de réparer les erreurs du gouvernement qu'elle s'est donné », a déclaré M. Flosse.

Cependant, si les violences se poursuivaient, le gouvernement de la Polynésie serait fondé, selon son président, à prendre lui-même toutes les mesures nécessaires à la protection des Polynésiens de Nouvelle-Calédonie. Ces mesures seraient prises en accord avec le gouvernement de ce territoire ; c'est pourquoi M. Flosse n'a pas voulu les dévoiler avant d'avoir rencontré M. Dick Ukeiwé, attendu samedi à Papeete.

JEAN SCEMLA.

AU SEIN DU PS

Conflit entre le maire d'Albi et un conseiller général

De notre correspondant

Albi. — Le maire d'Albi, M. Michel Castel (PS), a de sérieux démêlés avec l'un de ses adjoints à la mairie, M. Daniel Courbou, conseiller général du canton d'Albi-Sud, qui est en campagne ouverte contre lui. Sujet de la discorde : un projet d'installation d'une grande surface sur la zone commerciale de la commune de Séquestre, limitrophe d'Albi et inscrite dans le canton de M. Courbou.

M. Castel, contre l'avis de son adjoint, s'oppose à ce projet, qu'il juge contraire aux intérêts de sa ville. Pour M. Courbou, en revanche, la réalisation de ce projet permettrait de satisfaire les communes de son canton, à moins de trois mois des élections cantonales de 1985.

La majorité socialiste du conseil général du Tarn est fragile. Or il semble que M. Castel ait fait cavalier seul et pris le contrepied d'une

note du groupe socialiste de sa municipalité, datée du 26 septembre, qui demandait que la mairie ne s'oppose pas à ce projet en commission départementale d'urbanisme commercial.

Le groupe municipal socialiste se range aujourd'hui derrière M. Courbou, rejoint aussi par le groupe radical de gauche de la majorité municipale. Le conseiller général d'Albi-Sud affirme avoir aussi le soutien des parlementaires socialistes du département. Il dénonce « la volonté de suprématie et d'hégémonie du maire d'Albi sur les communes voisines ». « Leurs maires, ajoute-t-il, sont majeurs et ne sont pas les vassaux de Michel Castel. Et il s'agit de « l'attitude portée par le maire au fonctionnement démocratique au sein du conseil municipal d'Albi ». M. Castel, isolé dans son parti, se refuse à toute déclaration publique.

GILBERT LAVAL.

LE NOUVEAU STATUT DES CHERCHEURS DU CNRS

Simplification et mobilité accrue

Les personnels de la recherche disposent déjà, depuis le début de l'année, d'un nouveau statut comparable à celui des employés de la fonction publique et qui prend en compte les caractéristiques propres aux métiers de la recherche (le Monde du 9 novembre 1983). Il restait cependant au ministère de la recherche et de la technologie à aménager cet arsenal juridique encore très général pour tenir compte de la spécificité de chaque organisme. C'est maintenant chose faite pour le Centre national de la recherche scientifique (CNRS). Un décret du 27 décembre, paru le lendemain au Journal officiel, précise en effet les diverses dispositions prévues pour le recrutement, l'évaluation de la carrière et l'avancement des quelque 10 000 chercheurs et des 15 000 ingénieurs, techniciens et personnels administratifs (ITA) de cet établissement.

Ce nouveau statut des personnels du CNRS vise d'abord à la simplification, en réduisant le nombre des catégories auxquelles seront affectés les chercheurs et les ITA. Ainsi, les chercheurs, qui étaient auparavant répartis en quatre catégories, seront désormais classés en deux corps, celui des chargés et celui des directeurs de recherche, dans lequel seront intégrés les maîtres de recherche. De cette façon, le statut des personnels du CNRS se rapprochera de celui des enseignants-chercheurs du supérieur. De même, pour les ITA, les vingt-deux catégories seront transformées en treize corps, ce changement s'accompagnant d'un relèvement des salaires pour les plus basses catégories.

Simplification donc, mais aussi accroissement de la mobilité et reconnaissance des aptitudes de chacun sont les principes de base sur lesquels se fonde ce statut. C'est ainsi, par exemple, que sont modifiées les modalités fixant le recrutement de jeunes chercheurs. Ces derniers seront désormais choisis par

un jury d'admission après sélection d'un jury d'admissibilité constitué par le Comité national — cette instance des chercheurs et des laboratoires que l'on qualifie souvent de « parlement de la recherche » — alors qu'ils étaient, auparavant, embauchés par le directeur général de l'établissement après avis du Comité national. Quant à la période probatoire pour l'accès au grade de chercheur en accord avec le gouvernement de ce territoire ; c'est pourquoi M. Flosse n'a pas voulu les dévoiler avant d'avoir rencontré M. Dick Ukeiwé, attendu samedi à Papeete.

JEAN SCEMLA.

Evaluation et avancement

Le statut prévoit aussi une évaluation plus approfondie du travail des chercheurs et modifie légèrement les modalités de leur avancement. Ainsi, les candidats au poste de directeur de recherche devront se soumettre à un concours, également ouvert aux scientifiques confirmés extérieurs au CNRS, ce qui aura pour effet d'accroître la compétitivité entre chercheurs.

Les mêmes principes seront appliqués aux ITA, qui devront, eux aussi, se soumettre à des concours par branche d'activité, aussi bien lors de leur recrutement au CNRS qu'au cours de leur carrière, lorsqu'ils souhaiteront accéder à un corps supérieur. Une évaluation renforcée de leurs travaux est aussi prévue, afin d'assurer une juste prise en compte des compétences de chacun et de permettre un « déclassement des carrières au sein de l'organisme et entre organismes ».

Ces différentes mesures ne sont pas sans contraintes pour les personnels du CNRS. Mais elles devraient, en particulier, favoriser la mobilité des personnels, tant à l'intérieur de l'organisme qu'à l'extérieur, puisque les chercheurs et les ITA pourront participer aux concours organisés par les autres établissements publics scientifiques et techniques.

E. G.



**Fourrures
George V**

Exceptionnel!

**magasins
ouverts
dimanche 30
décembre
de 10h. à 19h**

**40, Av George V
PARIS 8^e**

MONTE-CARLO

avec l'obstacle

Le jeu de la première page...
Bougeotte à l'intérieur même du périmètre puisque plusieurs centaines de milliers d'ouvriers sont définitivement partis pour être remplacés par des travailleurs étrangers.

au turbo

Les Parisiens, moins nombreux, ont moins d'enfants, se sont trouvés plus à l'aise dans leurs appartements, mais, vieillissant, beaucoup d'entre eux sont, à présent, aux prises avec la solitude.

Géographie parisienne

(Suite de la première page.)

Bougeotte à l'intérieur même du périmètre puisque plusieurs centaines de milliers d'ouvriers sont définitivement partis pour être remplacés par des travailleurs étrangers.

En démolissant et reconstruisant à tour de bras, Paris a changé le décor de ses quartiers, mais aussi leur sociologie. Les employés et les cadres moyens ont grignoté les quartiers populaires de l'Est.

Les Parisiens ont donc beaucoup changé en quelques décennies. Pourtant, une étude attentive de la capitale, comme celle de Daniel Noin et de ses camarades, révèle d'étonnantes permanences.

Les Parisiens ont donc beaucoup changé en quelques décennies. Pourtant, une étude attentive de la capitale, comme celle de Daniel Noin et de ses camarades, révèle d'étonnantes permanences.



étrangère est méditerranéenne et même maghrébine, et que la capitale paraît à présent hors d'état de l'assimiler.

sort donc moins diplômés que leurs petits camarades. Cette différence se retrouve dans les professions : ouvrières et employées à l'Est, patrons, cadres supérieurs et professions libérales à l'Ouest.

RESTAURATION A BORD DU TGV

Une petite phrase empoisonnée

Certaines « petites phrases » peuvent faire beaucoup de mal. Non pas celles - on y est trop habitué - dans les services publics - d'une clientèle perpétuellement plus encline à critiquer qu'à louer, mais celles, autrement lourdes de résonance et de conséquences multiples, qui peuvent lécher tout à travers des hommes du gouvernement, en l'occurrence le premier d'entre eux.

comme sur les Corail, nuit à un service satisfaisant et rapide...
Alors, que faire ? Supprimer purement et simplement les plats chauds ? C'est là une solution qui serait mal ressentie par les clients...

6 000 mètres carrés d'installations souterraines de la gare de Paris-Lyon - coût : 50 millions de francs - ou sont élaborés en totalité les repas. Un « outillage performant », comme tient à le souligner M. Pallaruelo, qui met aussi l'accent sur le soin extrême qu'on apporte ici à garantir l'hygiène, sous le contrôle permanent de la Société scientifique d'hygiène alimentaire, des services vétérinaires et des associations de consommateurs.

Notre premier ministre a bel et bien laissé tomber que « l'on mange mal dans le TGV » et qu'il n'est pas l'intention de s'en occuper à la SNCF, montrant ainsi l'importance qu'il attache au problème.

Huit cent cinquante mille plateaux-repas
La suppression des voitures-restaurants d'antan a été, elle aussi, mal ressentie par des usagers restés nostalgiques - comme on les comprend ! - de la table recouverte d'une vraie nappe, de la cuisine et du service d'un maître d'hôtel « à l'ancienne ».

Pour l'heure, on s'afforce d'oublier la méchante « petite phrase » du premier ministre. 850 000 plateaux-repas, 190 000 petits-déjeuners, 210 000 assiettes froides, 290 000 pâtisseries et 150 000 viennoiseries, 2 348 000 sandwiches, auront été vendus en 1984 à bord du TGV. Il y a des chiffres plus éloquentes que tel ou tel propos, fût-il tenu sur le monde confidentiel.

L'ENSEIGNEMENT DU JAPONAIS A L'UNIVERSITE

Beaucoup de disciples, peu de maîtres

Comme les Etats-Unis dans les années 60, le Japon est à la mode. Il y a déjà plusieurs années qu'il est cité en exemple par nos dirigeants et certains de nos ministres.

Or, les conditions dans lesquelles est enseigné le japonais dénotent de singuliers discordances entre les affirmations de certains membres du gouvernement français sur la nécessité de développer les connaissances sur ce pays - qui passe par l'étude de la langue - et les moyens consacrés à une telle politique.

Les rentrées universitaires de cette année dans les départements de japonais de l'Institut National de Langues et Civilisations Orientales (INALCO) et de l'Université Paris VII, sont symptomatiques d'une situation caractérisée par une grave carence d'enseignants. Dans le premier établissement, on note une augmentation régulière des inscriptions qui ont dépassé le nombre de 1500 pour l'année scolaire 1983-1984.

Depuis dix ans, l'encadrement a pas changé : en 1976 pour 1 046 inscrits il y avait 17 enseignants ; en 1984-1985, pour un nombre croissant d'inscrits (il se confirme une tendance à l'augmentation régulière : 50 % depuis 1975 et 20 % d'une année sur l'autre entre 1982 et 1983), le nombre des enseignants est demeuré inchangé.

La situation est la même dans la section de japonais de Paris-VII. L'enseignement du japonais y a commencé il y a quinze ans et en 1970 il y avait 100 étudiants. Il y en avait 350 en 1983 pour cinq enseignants.

Graphologie MSI
Vous aurez bien plus de succès... devenez Graphologue MSI
apprenez quelque chose que les autres ignorent. Acquérez une science qui fera des jaloux. Informations gratuites sur notre formation par correspondance avec Graphologie MSI.

CARNET

Naissances
- Patrice MAUBOURGUET et M^{me} Lucie HENRIOT, Virginie, Caroline et Alexis sont heureux d'annoncer la naissance de Adrien. Paris, le 8 décembre 1984.

Décès
- M^{me} Gilberte Bossard, son épouse. M^{me} Véronique Bazoge, M^{me} Sophie, Catherine, Nathalie et Christine Bossard, ses filles. M^{me} Mireille Pages, M. Jean Bossard, ses sœur et frère. Les familles Bossard, Pages, Bazoge, ont la douleur de faire part du décès de M. Yves BOSSARD, survenu à Aix-en-Provence, le 25 décembre 1984, à l'âge de une longue maladie.

Une cérémonie religieuse aura lieu à Paris, ultérieurement. 33, rue de la Clef, 75005 Paris et 3, rue du Parc, 28190 Landelles, 198, rue Saint-Jacques, 75005 Paris.

Guy CAUVIN, survenu à La Plagne (Savoie), le 26 décembre 1984, à l'âge de cinquante-six ans. Le service religieux aura lieu à la cathédrale d'Evreux le lundi 31 décembre, à 14 heures. 11, route de Saint-André, 27000 Evreux.

Guy CAUVIN, amateur de formation, chevalier des Palmes académiques, survenu à La Plagne (Savoie), le 26 décembre 1984, à l'âge de cinquante-six ans. Le service religieux aura lieu à la cathédrale d'Evreux le lundi 31 décembre, à 14 heures. Une messe sera célébrée à son intention à la chapelle Saint-Jean-de-Dieu.

223, rue Lecourbe, à Paris-15^e, à une date qui sera fixée ultérieurement. - M. et M^{me} Charles Franchi et leurs enfants, M^{me} veuve Jacques Tapon et ses enfants. Le docteur et M^{me} Albert Brigant et leurs enfants. Ainsi que toute la famille.

docteur Antoine François FRANCHI, médecin en chef des armées, ancien directeur du service de santé de la 1^{re} région militaire, ancien médecin-conseil de la Caisse régionale de Sécurité sociale de Paris, officier de la Légion d'honneur, croix de guerre 1914-1918, survenu à Paris, dans sa quatre-vingt-troisième année, le 16 décembre 1984.

Cet avis tient lieu de faire-part. 16, rue de Civry, 75016 Paris. - Paris. Les Ormes-sur-Vienne. Poitiers. Châtelleraut. M. Charles Vervyck, son épouse, M^{me} veuve Boinot, sa mère, Les familles Bédouin, Daillet, ses enfants et petits-enfants. Et toute la famille. ont la douleur de faire part du décès de M^{me} Charles VERSYCK, née Suzanne Boinot, principale honoraire de collège, chevalier de l'Ordre des Palmes académiques, ancienne directrice de l'Alfresco française de La Paz (Bolivie), enlevée à leur affection dans sa soixante-septième année.

Les obsèques civiles auront lieu le mercredi 2 janvier 1985, à 14 heures, au cimetière des Ormes. - Mon parti, merci de tes larmes, et depuis ce temps-là, tout me vient en chamon. 29, rue du Pont-aux-Halles, Les Ormes, 86220 Dangé-Saint-Romain.

MOTS CROISÉS

PROBLEME N° 3871 HORIZONTALLEMENT
I. De quoi se sentent beaucoup moins gênés. - II. Agent de perception. N'est pas sans motif. - III. Eau chaude. Possessif. Point de côté. - IV. Ne respect pas la nature. - V. Note. Ne sont pas de bonne composition. Passé par la tête. - VI. Ne présente que des « robes » de moindre qualité. Retomber en enfance... - VII. Variante d'un individu à l'aide de la nature. Court court. Ile de poésie. - VIII. Sont de moins en moins nombreux à se remplir les « poches ». Ce n'est pas une fine mouche. - IX. Trouva refuge dans une botte. Conjonction. Affaire dans le sac. - X. N'a pas personne sur ses pas. Note. - XI. Possessif. En filant. Porte la barbe. - XII. Mauvais état. Tout à fait insuffisant pour bénéficier d'une bonne coadnote. - XIII. Pourra être débité. Remplit bien des trous. Fait part. - XIV. Regarde de travers. Sujets à de grandes souff. On l'on voit rouge. - XV. Prisé en oraison. Un trou à boucher. Cité en Grèce.

Grid for crossword puzzle with numbers 1-15.

VERTICALEMENT
1. Tiennent en joue. - 2. L'industrie caennaise y est mise en valeur. Moins engorgée qu'une artère. S'attaque aux pigeons. - 3. Ne quitte jamais leur manteau. Peut faire partie d'un « sac ». - 4. Est bien placée pour rester en rade. Marchait à la baguette. - 5. Lettres d'amour. Aurait été fatale à un héros de Rabelais. - 6. Note. Ce n'est certes pas un homme de loi. - 7. En voir un qui nous en fait voir ! A un air bête. Degré. - 8. Un pélerin qui avale les kilomètres. Est couverte de rides. - 9. Conjonction. A tout pour être à la hauteur. Participe. - 10. Possessif. Ne s'adresse pas au premier venu. Note. C'est toute une histoire ! - 11. Ne manquent pas de sel. Sur la ligne. - 12. Fisce. Est souvent dans nos potes. Pris du champ malgré elle. - 13. Rectifier. Fait passer du rêve à la réalité. Utile pour avoir la ligne.

Solution du problème n° 3870
Horizontallement
I. Crudité. - II. Raqué. Eric. - III. Ypérite. - IV. Pire. Su. - V. Te. Glace. - VI. Oral. Tons. - VII. Généreuse. - VIII. Emets. - IX. Me. Epeire. - X. Elans. Nec. - XI. Sant. Méat.

Verticallement
1. Cryptogramme. - 2. Rapière. Ela. - 3. User. Anc. Au. - 4. Dérèglement. - 5. Repe. - 6. Tête-à-tête. - 7. Ere. Cousine. - 8. Si. Sens. Réa. - 9. Cou. Sélect. GUY BROUTY.

89 FM à Paris
du lundi au vendredi à 8 h 50
Colette Godard
Claire Devarieux
Caroline de Baroncelli

501

Paris / programmes

mière

théâtre

Les salles subventionnées
OPERA (742-57-50), sam. 20 h : Le Lac des cygnes.
SALLE FAVART (296-06-11), sam. 19 h 30 : Fédora.
COMEDIE-FRANCAISE (296-10-20), sam. 14 h 30 : Le Médecin malgré lui.

Les autres salles
AKRAM CENTER (258-97-62), sam. mar. 24 h : Opus Anomique.
ANTOINETTE (208-77-11), dim. 14 h 30 : Le Fils de M. Angot.

Le Monde Informations Spectacles 281 26 20
Pour tous renseignements concernant l'ensemble des programmes ou des salles.

Samedi 29 - Dimanche 30 décembre

DIMANCHE 30
Eglise Saint-Martin, 16 h : A. Thiel, A. Giffon (Schubert, Haydn, Beethoven).
Eglise Saint-Louis des Invalides, 17 h : A. Fleury (Lebégue, Dugny, Bach...).

cinéma

Les films étrangers (*) sont marqués de deux points de trois sans, (**) aux côtés de deux points.
La Cinémaèque
CHAILLOT (784-24-24)
SAMEDI 29 DÉCEMBRE
15 h : Tabou, de J. Gehret; 70 ans d'Universal; 17 h : Le Mystère du château noir.

DIMANCHE 30 DÉCEMBRE
15 h : Le Journal d'une femme de chambre; 17 h : Le Dernier Châli, de A. Wajda; 19 h : Deux hommes en lutte.

LES CHANSONNIERS
CAVEAU DE LA RÉPUBLIQUE (278-94-77), sam. 21 h 30 : La gauche mal à droite.
DEUX ANES (696-10-26), sam. 21 h 30 : Les zéros sont fatigués.

LES MUSIQUES
CAVEAU DES OUBLIETTES (354-94-77), sam. 21 h : Chaussons français.
CINQ DIAMANTS (réa. : 570-84-29), sam. 21 h : Les Mille et Une Nuits.

OPÉRA
A DEJAZET (887-97-34), sam. dim. 21 h : Le Téléphone, le Médium (dora.).
CIRQUE D'HYVER (338-24-19), sam. 21 h : Fantôme.

OPÉRETTE
ELDORADO (241-21-80), 20 h 30, sam. 21 h 30 et 20 h 30, dim. 15 h : Hozora Papa.
ÉLYSÉES-MONTMARTRE (252-25-15), sam. 20 h 30, dim. 14 h et 17 h 30 : Les Mille et Une Nuits.

MARIA'S LOVERS (A. va.) : Cité Beaubourg, 9 (271-52-36); UGC Odéon, 6 (225-10-30); UGC Rotonde, 6 (574-94-94); UGC Ritz, 6 (562-20-40); UGC Opéra, 2 (274-93-50); UGC Boulevard, 6 (574-93-40); UGC Gare de Lyon, 12 (543-01-59); Mirmar, 14 (350-89-52).

LES FILMS NOUVEAUX
PARTENAIRES, film français de Claude d'Annunzio, Forum, 14 (297-53-74); Quintette, 6 (633-79-38); George V, 6 (563-41-46); Luminor, 6 (339-19-08); UGC Ritz, 6 (562-20-40); UGC Opéra, 2 (274-93-50); UGC Boulevard, 6 (574-93-40); UGC Gare de Lyon, 12 (543-01-59); Mirmar, 14 (350-89-52).

LES FILMS NOUVEAUX (suite)
REVENIR EN FRANCE (Fr.) : Forum, 14 (297-53-74); Rex, 2 (236-83-93); Danton, 6 (225-10-30); UGC Montparnasse, 6 (574-94-24); Ambassade, 6 (339-19-08); UGC Ritz, 6 (562-20-40); UGC Opéra, 2 (274-93-50); UGC Boulevard, 6 (574-93-40); UGC Gare de Lyon, 12 (543-01-59); Mirmar, 14 (350-89-52).

VOTRE TABLE CE SOIR
Ambiance musicale et Orchestre - P.M.R. : prix moyen de repas - J. H. : ouvert jusqu'à heures.
DINERS
RIVE DROITE
EL PICADOR 387-28-87
30, bd des Capucines, 17° F. lun-dim, mardi

150

Économie

services
VISION
Samedi 29 décembre

L'AVENIR DES SALARIÉS DE BOUSSAC

Un Chinois à Saint-Quentin

Une page juridique et financière, a été tournée avec la reprise de Boussac par le groupe Ferinel, sous l'égide des pouvoirs publics (le Monde du 19 décembre). Mais dans les usines, quelle est la réaction des salariés ? Et, par exemple, dans l'usine de Saint-Quentin ?

De notre envoyée spéciale

Saint-Quentin. — « Pas d'emballement. L'affiche manuscrite est apposée chez le gardien de l'usine Tournon de Saint-Quentin dans l'Aisne. Pourtant, si les Chinois reprennent cet établissement du groupe Boussac-Saint-François, ce sont à terme deux cents emplois qui seront créés dans la ville. En attendant, dans ses vieux bâtiments, l'usine à moitié vide tourne au ralenti.

Les salariés de Tournon l'ont échappé belle et ils le savent. « Après 1981 et le dépôt de bilan du groupe Boussac, on nous a parlé de restructuration, explique M. Jacques Delaval, industriel de l'établissement. La production de couvre-lits, notre spécialité, devait quitter Saint-Quentin à l'occasion d'un regroupement avec l'usine de couvertures de Beauvais. » Les soixante-dix emplois qui restaient chez Tournon (qui comptait

Tee-shirts contre couvre-lits

La CGT a, elle aussi, renoncé à mobiliser. « Nous n'avons pas le choix, explique M. Francis Guzman, de l'union locale de Saint-Quentin. Nous avons été vendus avec l'entreprise, et les salariés sont obligés d'accepter cette solution pour ne pas se retrouver à la rue. » La syndicalisation ne cache pas toutefois sa désapprobation : « Nous assisterons à un démantèlement supplémentaire de BSF puisque l'établissement est vendu. Ensuite, à court terme, aucun emploi ne sera créé à Saint-Quentin puisque l'activité de Tournon devra quitter la ville pour Beauvais et puisque, à la place, nous allons produire des tee-shirts. »

Le rachat de Tournon ouvre-t-il un espoir pour un département qui compte 14 % de chômeurs (la moyenne nationale est de 10,7 %), pour une agglomération qui a perdu 34 % de ses emplois depuis 1974 et dont l'activité principale, le textile, est en crise depuis... les années 30 (1) ?

« Révolution culturelle » à la Verrerie ouvrière d'Albi

De notre correspondant

Albi. — La Verrerie ouvrière d'Albi (VOA), coopérative de production employant cinq cents salariés, fondée par Jean Jaurès au siècle dernier et contrôlée par son personnel, vient de nommer directeur M. François Joffroy, un cadre supérieur qui a dirigé pendant vingt-six ans, en France et en Europe, des unités de production des verreries Saint-Gobain. Mais les talents présumés de M. François Joffroy et les habitudes sociales de la verrerie ne sont pas nécessairement compatibles. En tout cas, ce nouveau directeur a surpris les cadres en leur demandant dès son entrée de résumer et de commenter le Prix de l'excellence (1), une œuvre d'esprit très libéral où sont exposés les huit succès des entreprises qui font le succès des entreprises actuellement les plus performantes.

De même, son souci déclaré de réduire une bureaucratie envahissante et de décloisonner les prises de décision a surpris. M. François Joffroy ne désespérait pas les termes de « révolution culturelle ». « C'est se transformer ou disparaître », commentait-il en laissant entendre que le compte à rebours a déjà commencé.

La mois dernière, en effet, la VOA a fait appel à la ville d'Albi pour que lui soient versés plus tôt que prévu les 2 millions de francs dus par la municipalité, qui a acheté d'anciens terrains industriels à la verrerie. Jusqu'à présent, la VOA était plutôt la manne financière de la ville, à qui elle a payé la plus forte taxe professionnelle. Une inversion des rôles que M. Joffroy juge publiquement « très grave ».

GILBERT LAVAL.
(1) Le Prix de l'excellence, par Thomas Peters et Robert Waterman. Interéditions-Bordas.

LES INFRACTIONS AUX RÈGLES DE LA CONCURRENCE

Les parfumeurs veulent conserver le libre choix de leur distribution

Sancionnés par pratiquement les plus fortes amendes, la première à 125 000 F, les deux autres à 100 000 F chacune. Sanctionnés par pratiquement les plus fortes amendes, la première à 125 000 F, les deux autres à 100 000 F chacune. Sanctionnés par pratiquement les plus fortes amendes, la première à 125 000 F, les deux autres à 100 000 F chacune.

BRITISH LEYLAND RÉCLAME DE NOUVELLES AIDES PUBLIQUES

Le constructeur automobile britannique fait savoir au gouvernement britannique qu'il avait besoin de nouvelles aides publiques avant sa privatisation, selon le Financial Times. Le montant n'en est pas précisé.

EN BREF

Affaires

M. MICHEL LECLERC VEND DU TAXI ET DES INSTRUMENTS DE MUSIQUE. — M. Michel Leclerc se lance dans les taxis parisiens et dans les instruments de musique. Il a annoncé, le 28 décembre, qu'un central téléphonique installé rue des Moulins, à Paris (15^e), relierait, à partir du 3 janvier, des taxis indépendants qui se sont engagés à pratiquer une prise en charge forfaitaire de 18 F. La compteur commencera à tourner seulement au moment de l'arrivée du taxi au domicile du client.

M. Leclerc est aussi décidé à vendre des instruments de musique dans une certaine de points de vente à des prix inférieurs de 30 % à 50 % à ceux actuellement pratiqués. Il a inauguré cette formule à Châtillon-en-Vendelois (Ille-et-Vilaine), Rennes, Laval et Le Mans. Afin de démocratiser la vente des instruments de musique et de réduire les importations de 80 % à 50 % en deux ans, M. Leclerc ouvrira d'autres points de vente en région parisienne.

Agriculture

LE COMITÉ RÉGIONAL D'ACTION VITICOLE APPELLE À UN RASSEMBLEMENT LE 14 JANVIER À MONTPELLIER. — La Commission régionale d'action viticole (CRAV) réunit, jeudi 27 décembre, à la Confédération générale des vigneron du Midi à Narbonne, a décidé d'organiser un grand rassemblement le jeudi 14 janvier à 15 heures à Montpellier, au moment où se tiendra à Bruxelles une réunion des ministres de l'Agriculture de la Communauté européenne chargée de définir les modalités d'application de l'accord de Dublin sur les vins de table.

Pour la première fois depuis des années, des agriculteurs de tout le Midi viticole (Aude, Hérault, Pyrénées-Orientales, Gard, Vaucluse et Bouches-du-Rhône) étaient représentés à cette réunion du CRAV. Selon M. Jean Huillet, le porte-parole de cette organisation qui s'était mise en veilleuse après l'annonce par un commando de viticulteurs en mars 1984 du centre Leclerc de Carcassonne, « le viticulteur est à la veille de subir la plus grande crise économique de son histoire. C'est pour que l'irréparable ne soit pas commis que nous nous mobilisons », a-t-il éjouté. — (Corresp.)

Redémarrage aux Etats-Unis

L'indicateur global d'activité a progressé de 1,3 % en novembre

L'économie américaine repart après un temps de pause : l'indice global, censé annoncer l'évolution de la conjoncture, a progressé de 1,3 % en novembre, sa plus forte hausse depuis neuf mois (+1,5 % en février), a annoncé le 28 décembre le département du Commerce. Cet indice, calculé chaque mois à partir de onze indicateurs de l'activité, avait diminué de 0,5 % en octobre selon les chiffres révisés.

Ses redressement, après trois mois de baisse successive, confirme que l'économie américaine est sortie de son ralentissement de l'automne, alors que certains experts craignaient qu'une période de récession s'ait commencée. Au troisième trimestre de 1984, le produit national brut (PNB) américain n'a augmenté que de 1,6 % en rythme annuel, contre 7,1 % et 10,1 % au deuxième et au premier trimestre.

115 milliards de dollars de déficit commercial en onze mois

Le résultat de novembre est dû à la hausse de neuf indicateurs, tandis que seulement deux d'entre eux étaient en baisse. La plus forte progression a été enregistrée par l'indicateur des permis de construire. Ont également augmenté la masse monétaire, les commandes d'équipements et les créations d'entreprises. Les deux indicateurs négatifs ont été les délais de satisfaction des commandes aux entreprises.

Cependant, le déficit commercial des Etats-Unis a atteint 9,9 milliards

LA CEE ET LES ETATS-UNIS PARVIENNENT A UN ACCORD SUR LES EXPORTATIONS DE TUBES D'ACIER

La Commission européenne est parvenue, le 28 décembre, à un accord avec les autorités américaines sur les exportations de tubes d'acier aux Etats-Unis. La part des Européens sur le marché américain des tubes sera limitée à 7,6 % (GATT) en vertu d'un précédent accord signé en 1982, cette part a été jusqu'à présent de 5,9 % en théorie. Car en fait, les Européens avaient dépassé ce quota, atteignant près de 15 % cette année, à cause de la non-compétitivité des produits américains et de la surévaluation du dollar.

La signature de cet accord reste soumise à une approbation de la Maison Blanche et des ministres des Dcs. Malgré les réticences de plusieurs pays, dont l'Italie, la France, le Luxembourg et la Grèce, le scénario ne paraît pas de doute que les dix gouvernements ratifieront l'accord négocié par le Commissariat. Les parts de marché des principaux producteurs de tubes de la CEE s'établiraient à 2,82 % pour la RFA, 2 % pour l'Italie et 0,93 % pour la France (qui demandait 0,97 %). Il est ainsi mis fin à un important différend commercial entre Américains et Européens, qui avait pris la forme d'un véritable affrontement ces dernières semaines.

Le dossier des tubes était le troisième que subissait le régime Washington concernant les importations d'acier aux Etats-Unis, après celui des aciers spéciaux (où aucun accord n'a pu être trouvé avec les Européens, ce qui a conduit la CEE à prendre des mesures de rétorsion en faveur des aciers à froid) et celui des aciers courants. (M. Reagan a finalement décidé de limiter à 18 % la part du marché des aciers importés, mais pour ces produits, un accord a été trouvé avec la CEE). En septembre dernier, la Maison Blanche a fait savoir qu'elle souhaitait renégocier l'arrangement sur les tubes, signé en 1982, qui donnait une part de 5,9 % aux Européens, mais qui s'était pas respecté. Les négociateurs sont parvenus à un accord de principe autour de 7,6 % le 18 novembre, mais celui-ci soulève les protestations des sidérurgistes américains et Washington fait marche arrière (le Monde du 29 novembre). Le différend porte sur les « contrats spéciaux » des tubes pour aléatoires et gazoducs, dont on ne sait très bien s'ils sont ou non compris dans les 7,6 %. Après de nouvelles négociations, ces exportations particulières sont finalement incluses dans le quota global, mais on leur réserve une part spéciale de 10 % du marché. C'est sur cette base que l'accord est conclu le 28 décembre.

Les Français, qui s'inquiétaient pour Vallourec et pour Jouffrès (usines qui ne travaillent que pour ces contrats particuliers), en exceptaient les termes.

Relevant que la CGC avait toujours considéré que la création des pôles de conversion « inclut le risque de voir apparaître une France à deux vitesses, non seulement géographique, mais aussi professionnelle », l'organisation syndicale des cadres estime qu'elle ne peut partager sans esprit critique l'optimisme de la DATAR. La CGC souligne, d'ailleurs, que les « actions réelles n'ont démarré que depuis trois mois ».

Le Monde • Dimanche 30-Lundi 31 décembre 1984 — Page 13

150

BOURSES ÉTRANGÈRES

L'euromarché

Le plus grand marché du monde

Avec 726 euro-émissions représentant l'équivalent de plus de 71 milliards de dollars lancées en 1984, le marché des euro-obligations a pulvérisé tous ses records précédents...

Le marché anglais des capitaux bénéficie d'un énorme avantage sur son homologue allemand. D'une part, il est plus important. D'autre part, les investisseurs institutionnels britanniques jouent le rôle principal...

Les emprunteurs internationaux ont tellement pris conscience de ces mérites que la devise britannique a presque ravi un deuxième tour de rôle sur le marché euro-obligataire en 1984.

Le banquier de l'année

L'année 1985 s'annonce sous des auspices extrêmement favorables pour le marché international des capitaux. Si la baisse des taux d'intérêt à court terme aux États-Unis...

Les facteurs qui ont caractérisé l'année qui vient de s'écouler et qui ont fait de 1984 une année-clé vont pouvoir s'épanouir. La technique des swaps peaufinée au cours des douze mois écoulés va permettre aux euro-emprunteurs à taux fixes de se multiplier d'autant plus que l'arrêt de la baisse des taux à court terme...

Le marché américain des capitaux est devenu maigrichon parce que trop accaparé par le Trésor des États-Unis, qui a levé cette année 155 milliards de dollars par le canal d'emprunts à moyen et long terme afin de combler le déficit budgétaire fédéral...

Enfin, l'explosion en 1984 des RUF (Revolving Underwriting Facilities), SNIF (Short Term Notes Issuance Facilities) et autres instruments financiers du même type...

crédit standby (tenue à disposition) de garantir le renouvellement d'émissions de papier à court terme sur une assez longue période de temps, est certain de se poursuivre en 1985...

Avec l'année qui s'achève se décerment les Oscars, le premier prix sans aucun doute au Crédit Suisse-First Boston. De toutes les banques internationales, c'est celle qui a fait preuve du plus grand dynamisme, de l'imagination la plus vive et de la persévérance la plus forte...

C'est toutfois une autre personnalité qu'a choisie à Londres l'International Financing Review, l'hebdomadaire le plus spécialisé de l'euromarché...

Le vice-président de la Banque africaine de développement (BAD), qui a été nommé à la tête de la Banque africaine de développement, a été nommé à la tête de la Banque africaine de développement...

CHRISTOPHER HUGHES.

Les devises et l'or

Le dollar presque au plus haut à Paris

Sur des marchés des changes extrêmement calmes, au terme d'une semaine écourtée par les fêtes de Noël, le dollar a terminé l'année au voisinage de ses plus hauts cours, s'établissant aux environs de 9,64 F à Paris et de 3,15 DM à Francfort...

En dépit de la maigreur des transactions, classée à l'approche d'une fin d'année, ni les banques et les sociétés ajustent leurs bilans, les spécialistes ont fait état d'une demande commerciale qualifiée de « soutenue »...

Les milieux financiers internationaux poussés par le dollar en janvier, pour justifier ce pronostic, ils mettent en avant la possibilité d'une forte remontée des taux d'intérêt...

américains au premier semestre 1985. Dans l'immédiat, sans doute compte tenu du fléchissement du loyer de l'argent à court terme, le taux de base des banques, revendu, outre-Atlantique, de 13 % en septembre à 10 3/4 % tout récemment, pourrait encore baisser et descendre à 10 1/2 ou même 10 1/4 %...

au sein de l'OPEP, qui fuit craindre une « guerre des prix », dont le seul résultat serait de faire chuter les prix du brut, et, d'une part, de diminuer les recettes en provenance des gisements de la mer du Nord.

A Zurich, le dollar est au plus haut depuis 1975, et, à Tokyo, il a battu son record de l'année à plus de 250 yens.

Quasi au franc français, il se porte comme un charme, tout au moins au sein du système monétaire européen. Les cours du mark à Paris sont même tombés, hors cotation officielle, à moins de 3.06 F, retrouvant, à 3.0578 F, son niveau du début de l'année...

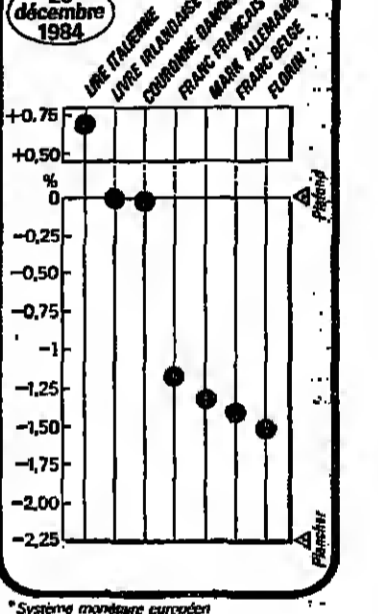
F. R.

MOYENS MOYENS DE CLOTURE DU 21 DÉCEMBRE AU 28 DÉCEMBRE

Table with columns: PLACE, Livre, \$E.U., Franc suisse, Franc suisse, D. mark, Franc belge, Florin, Lire italienne. Rows include London, New York, Paris, Zurich, Francfort, Bruxelles, Amsterdam, Milan, Tokyo.

A Paris, 100 yens étaient cotés, le vendredi 20 décembre, 3,8463 F contre 3,8548 F le vendredi 13 décembre.

LES MONNAIES DU S.M.E. DE LA PLUS FORTE À LA PLUS FAIBLE



Les matières premières

Baisse du sucre et du plomb

Incidence de la classique trêve de Noël, l'activité a baissé plus qu'à désirer sur les différentes places commerciales, étant réduite à deux séances seulement sur les marchés de Londres et à trois séances à la Bourse de Commerce de Paris...

Effritement des cours du nickel et de l'aluminium. La production mondiale d'aluminium dépasse de 14 % celle de 1983. Les anticipations de croissance n'ayant pas encore pu produire leur plein effet car elles ne sont intervenues que progressivement dans le courant du second semestre.

DENTRÉS. - Nouvelle et sensible baisse des cours du sucre sur les différents marchés, qui touchent désormais leurs niveaux les plus bas depuis plus de quinze ans. Des stocks abondants pèsent toujours sur le marché. Les rares transactions qui s'effectuent sur le marché mondial se font toujours à des prix intéressants mais... pour les acheteurs. Plusieurs pays, dont le Brésil, disposent d'importants excédents qu'ils s'approprient à liquider à des prix élevés, surtout ceux qui ont un besoin urgent de devises fortes (dollar).

Des expéditions accrues de fèves en provenance du Ghana et du Cameroun ont entraîné un effritement des cours. Des indications relatives à l'évolution de la consommation dans les principaux pays seront données dans la première quinzaine de janvier.

CÉRÉALES. - Fluctuations peu importantes sur les cours du blé à Chicago. Les cours des blés rigides ne cessent de se replier au fil des semaines. Les prochaines récoltes s'annoncent sous le signe de l'abondance. Ainsi, celle du Sénégal devrait augmenter d'au moins 15 % pendant la campagne 1984-1985, celle d'Égypte de 10 à 15 %. Elle restera toutefois très inférieure à celle de 1983-1984, qui s'est élevée à 1,2 million de tonnes. Le Brésil compte exporter des quantités accrues de plus de 20 % d'huile de soja en 1985-1986 et de 34 % d'huile d'arachide.

LES COURS DU 28 DÉCEMBRE 1984

Table listing prices for various commodities: MÈTAUX (copper, zinc, lead, aluminum), CÉRÉALES (wheat, corn), TEXTILES (cotton, wool), CAOUTCHOUC (rubber), DENRÉES (sugar, cocoa).

Marché monétaire et obligataire

L'année des records

Deux records auront été battus en 1984 sur le marché obligataire français : celui des émissions d'abord avec 24,4 milliards de francs, en progression de 25 % sur les 19,1 milliards de 1983, eux-mêmes supérieurs de 28 % aux 14,7 milliards de 1982. Celui des transactions, ensuite, avec près de 412 milliards de francs contre 235 milliards de francs en 1983, soit 75 % de plus...

légèrement fléchi, 11,46 % contre 11,51 % pour les emprunts d'Etat à plus de sept ans, 11,45 % contre 11,54 % pour ceux à moins de sept ans, et 12,73 % contre 12,76 % pour les emprunts du secteur public, selon les indices Paribas. Ce sont pratiquement les niveaux d'il y a quinze jours.

Le fait marquant de l'année aura été le véritable bond (+ 66 %) des emprunts d'Etat qui, avec 85 milliards de francs contre 51 milliards de francs en 1983, ont représenté 35 % du total des émissions en 1984 contre 26 % en 1983. L'essentiel de l'augmentation est dû à celle des obligations renouvelables de l'augmentation du Trésor (ORT) dont le montant est passé de 1 milliard de francs à près de 31 milliards. On a noté une légère régression (9 %) des émissions des établissements publics (EDF, CNE, SNCF, CNT, etc.), une augmentation de 29 % pour le secteur industriel et commercial par le truchement du Crédit National, du CEPME et des SDR, et une progression de 28,5 % pour les institutions financières (banques plus Crédit financier de France). Un autre fait marquant a été la très forte augmentation des émissions à taux variable ou flottant, dont le montant a été multiplié par 3,8, passant de 27,3 milliards de francs à 103,6 milliards de francs. Ce phénomène est la conséquence de l'autorisation d'émettre à taux variable, donnée fin 1983 aux grands émetteurs publics par le Trésor.

Quant à la dernière semaine de l'année, elle a été aussi mouvementée que les précédentes. Sur le marché primaire, les deux seules émissions ont été celles de la Compagnie financière du CICI et de la Compagnie de gestion immobilière du groupe Suez, toutes deux de 500 millions de francs à taux variable (taux annuel monétaire). Sur le marché secondaire, les rendements

uniquement fléchi, 11,46 % contre 11,51 % pour les emprunts d'Etat à plus de sept ans, 11,45 % contre 11,54 % pour ceux à moins de sept ans, et 12,73 % contre 12,76 % pour les emprunts du secteur public, selon les indices Paribas. Ce sont pratiquement les niveaux d'il y a quinze jours.

En un an, toutefois, l'euro-cours des SICAV court terme sera passé de 60,8 milliards de francs à 134,3 milliards de francs et aura donc plus que doublé après avoir touché un sommet de 150 milliards en octobre. Reste à savoir si un tel apport de liquidités effectué en grande partie au profit du marché obligataire se poursuivra, ou même se stabilisera en 1985. Rien n'est moins sûr.

FRANÇOIS RENARD.

BILAN HEBDOMADAIRE DE LA BANQUE DE FRANCE

Principaux postes sujets à variation (en millions de francs)

Table with columns: ACTIF, PASSIF. Rows include OR ET CRÉANCES SUR L'ÉTRANGER, CRÉANCES SUR LE TRÉSOR, BILLETTS EN CIRCULATION, COMPTE CRÉATEURS EXTERIEURS, COMPTE COURANT DU TRÉSOR PUBLIC, COMPTE CRÉATEURS DES AGENTS ÉCONOMIQUES ET FINANCIERS, BILLETTS EN CIRCULATION, COMPTE CRÉATEURS EXTERIEURS, COMPTE COURANT DU TRÉSOR PUBLIC, COMPTE CRÉATEURS DES AGENTS ÉCONOMIQUES ET FINANCIERS, RESERVE DE RÉÉVALUATION DES AVOIRS PUBLICS EN OR, CAPITAL ET FONDS DE RÉSERVE, DIVERS.

Le témoignage arrabanti de l'un des deux contre le rapatriement

Un témoignage arrabanti de l'un des deux contre le rapatriement. Proclamé par un des deux, ce témoignage est un exemple de la violence des réactions suscitées par la question du rapatriement. Le témoignage est un texte court et percutant, qui vise à susciter l'indignation et à provoquer une réaction. Il est écrit dans un style simple et direct, sans fioritures. Le témoignage est un genre littéraire qui a une longue tradition dans la littérature française. Il est souvent utilisé pour dénoncer une injustice ou pour défendre une cause. Le témoignage est un acte de résistance, un acte de courage. Il est un acte de vérité. Le témoignage est un acte de mémoire. Il est un acte de présence. Le témoignage est un acte de vie. Le témoignage est un acte de liberté.

LES MÉDIAS ET L'OPINION

LE RÔLE DE LA PRESSE

LA DÉMOCRATIE ET LES MÉDIAS



PHOTO: XAVIER LAMBOURG (ASSISTÉ DE PHIL LEFAURE)

CIVILISATIONS : QUI SOMMES-NOUS ? D'OU VENONS-NOUS ?

Une nouvelle science sociale va-t-elle nous aider à mieux comprendre les lois qui régissent notre comportement quotidien ? Abraham Moles, professeur à l'université de Strasbourg, s'y applique en étudiant avec ses élèves les actes et les attitudes de l'homme dans les situations banales de la vie moderne. Cette nouvelle discipline a un nom : la micropsychologie. Si les Grecs ne s'étaient pas posés la question sous cette forme, ils avaient toutefois un art consommé de la vie sociale qui le fait considérer aujourd'hui encore comme un modèle. Pas de société sans code. Nul n'ignore que les organisations humaines jugées les plus « primitives » sont soumises à des règles précises, communiquent par des signes qui, s'ils sont, comme chez les Kenyah de Bornéo, très éloignés de nos manières, restent, pour quelque temps encore, les derniers langages « vrais » de l'homme en liberté. (Page V.)

QU'EST-CE QUE L'ODORAT ?

Une équipe de chercheurs américains vient de réaliser un travail d'une grande originalité sur l'odorat. Sans jusqu'ici peu étudié, l'odorat constitue un système sophistiqué de recueil d'informations en même temps qu'une prodigieuse source de plaisirs. Demain un enseignement du goût et de l'odorat ? (Page VI.)

SÃO-PAULO : L'HYPERVILLE

Sao-Paulo, l'une des plus grandes villes du monde échappe aujourd'hui au contrôle de ses dirigeants. L'ordre pourra-t-il jamais revenir dans cette cité du Brésil appelée à accueillir dans quinze ans l'une des plus vastes concentrations humaines de la planète ? (Page VIII.)

LA GRANDE HISTOIRE DES MAQUIS (Page XI.)



H. CARTIER-BRESSON/MAGNUM

150

Civilisations

Labyrinthes du quotidien

Abraham Moles étudie le comportement de l'homme dans les situations oppressantes de la vie courante.

DOCTEUR en sciences et en lettres, Abraham Moles est professeur à l'université de Strasbourg, où il dirige l'institut de psychologie sociale.

Ses recherches portent essentiellement sur l'application des sciences physiques et mathématiques aux sciences sociales et aux arts.

Il est particulièrement connu pour ses travaux sur la théorie informationnelle de la perception esthétique et ceux sur les bases des musiques expérimentales.

Il a, en outre, constitué la psychologie de l'espace et a développé la micropsychologie comme discipline autonome.

« Qu'est-ce que la micropsychologie ? »

« C'est la science de tous ces faits et situations de la vie courante qui sont certes perceptibles, car ils sont bien au-dessus du seuil de la perception minimale, mais qui, de fait, ne sont pas perçus, car ils sont obliés, oubliés par la conscience claire : on pourrait dire qu'ils sont au-dessous d'un certain seuil de conscience. La vie quotidienne est tissée de toutes ces micro-situations, micro-désirs, micro-plaisirs, micro-angoisses, qui sont presque des rides à la surface du vécu et dont notre esprit, qui se veut rationnel, n'autorise pas le passage au niveau du conscient, car ils encombreraient la trame de notre existence. »

« Qu'est-ce qui vous a conduit à mettre au point cette nouvelle discipline ? »

« C'est l'étude de la vie quotidienne. Mon attention a été attirée sur ce champ dès 1968 au cours d'une discussion avec Elisabeth Robner, et nous avons dégagé les éléments de cette discipline qui contraste fortement avec les situations artificielles du laboratoire, puisqu'elle prend l'être dans la réalité du flux vital. »

« A quoi sert la micropsychologie ? »

« La micropsychologie ne se veut pas seulement descriptive, bien que sa première exigence soit l'explicitation soignée, détaillée, fine, d'un comportement par l'établissement de ce que nous appelons un « micro-scénario » : passer une porte ou faire la queue, attendre l'ascenseur, se défendre à un guichet public. Toutes ces situations élémentaires impliquent, quand on les regarde de près, des conflits de valeurs (« Dois-je passer d'abord ou laisser passer la dame qui me suit : mon intérêt est-il plus grand ou plus petit que ma conformité aux règles de la politesse ? »). Il y a là des micro-conflits que nous résolvons apparemment au hasard mais en fait selon des règles que le micropsychologue voudrait énoncer. »

« Mais Freud et les psychanalystes de la vie quotidienne se sont préoccupés déjà de ce type de micro-conflits... »

« Ce qui nous différencie de l'approche de Freud et des psychanalystes de la vie quotidienne, c'est l'hypothèse, quelquefois l'affirmation, que beaucoup des actes de la vie quotidienne ne sont pas tellement des actes manqués qui seraient des indices visibles de tendances profondes de l'être, mais, tout simplement, des jeux de décisions rationnelles ou d'indécisions : ils montrent plutôt la difficulté de mesurer des valeurs, que l'existence de tendances profondes. En cela, nous prétendons, peut-être modestement mais avec insistance, mettre en question l'uti-

lité de certaines approches psychanalytiques dont nous croyons qu'un certain abus a été fait.

« Le labyrinthe tient une place essentielle dans votre pensée. Est-ce une influence de la Kabbale ? de Kafka ? »

« Le labyrinthe est l'archétype de l'espace contraint. Il y a deux extrêmes dans notre perception de l'espace : celui de la surface plane et illimitée du désert, réelle ou imaginaire, où l'homme va où il veut sans frontières, sans obstacles, sans contraintes, et qui est le siège de la liberté « principale », celle qui a suggéré à nos esprits le concept même de liberté. Mais l'autre extrême (en dehors de la cellule close où il n'y a pas de liberté et où l'homme est réduit à un point dans l'espace contraint où l'être ne conçoit sa liberté que dans l'axe d'un corridor étroit dont les murs sont durs, non franchissables. La liberté se réduit alors à l'acte de se déplacer ou non, mais la direction est imposée, et un labyrinthe n'est qu'un ensemble de corridors, diversement situés et diversement connectés ; ils proposent bien à l'être humain une certaine forme de liberté dans les interstices entre les blocs de la contrainte - par exemple de la loi. »

« D'où votre affirmation que la liberté est « interstitielle ». »

« Dans le labyrinthe il y a bien une liberté, mais ses modes d'exercice sont prévisibles par le constructeur du labyrinthe, et elle est d'autant plus grande et d'autant plus riche que l'individu en errance maîtrise mieux par sa pensée la structure topologique du labyrinthe. »

« Si mon dernier livre s'appelle *Labyrinthes du vécu*, c'est bien parce que je vois dans cette liberté interstitielle de l'être enfoncé entre les murs des corridors non seulement une image d'un archétype de l'espace, mais celle de l'homme en société lui-même. Si notre société est un labyrinthe qui nous enclôt et nous dépasse, il n'est pas exclu pourtant que nous cherchions dans le jeu social à lutter contre l'aspect oppressif de cet environnement. Les révolutionnaires dynamisent les murs, mais l'être individuel seul dans le couloir de ses labyrinthes peut vouloir les dominer par la force de la pensée - nous retrouvons ici Pascal, - par la maîtrise cognitive, dirait le psychologue du champ des valeurs. »

« Vous dirigez à l'université de Strasbourg le département de psychologie sociale des communications, qui n'a pas d'existence légale et qui, pourtant, délivre des diplômes recherchés dans le monde entier. »

« C'est donc une situation privilégiée, qui mérite une étude, que nous poursuivons depuis bientôt dix ans, en proposant chaque fois une application : par exemple, le musée comme labyrinthe, le centre historique de la ville, la complexité topologique, comme une solution possible du dilemme entre communauté et privatisation. Enfin, dans la circulation des êtres dans un lieu labyrinthe dont les « murs » sont riches en attractions perceptives, en percevant de façon répétée des stimuli qui se trouvent ainsi statistiquement programmés, ils en subissent une sorte d'autodidaxie. Il y a là autant de travaux que nous avons poursuivis dans les limites d'une petite



cellule de recherche. Vous avez en raison de faire plus haut référence à Kafka, qui a su saisir la société comme labyrinthe et décrire l'angoisse existentielle comme règle de vie.

« Vous êtes un penseur fréquemment plagié. Vous avez une manière très élégante de répondre à ce plagiat en comparant la façon de citer exacte et la façon de citer inexacte, cette dernière étant pour vous la preuve d'une plus grande intelligence. »

« Les pères fondateurs sont destinés à être traduits, donc trahis, et l'honneur qui leur est fait est proportionnel à la somme des distorsions qu'on fait subir à leur pensée (voyez Freud, Jung, Einstein, Moreno ou Thom). Si je deviens un jour un père fondateur, l'ensemble des thèses et des mots que j'ai pu lancer sont destinés à être utilisés en dehors de leur sens : c'est le mouvement social des idées, nous n'y pouvons rien. Je ne me sens pas responsable, par exemple, de l'abus qui a été fait des concepts de mesure en esthétique à la suite de mon travail sur la théorie structurale de la perception, qui a été très largement diffusé en Allemagne. »

« Mais un autre effet notable d'une idée nouvelle, c'est le plagiat. L'intellectuel a pour rôle de fabriquer des idées, quelquefois des mots-clés (le mot « micro-événement » est un de ceux-là), et comme ce sont, par définition, des choses à la fois générales et très évidentes desquelles on se réfère à l'auteur quand « on aurait pu » dire et faire de même ? Pourtant, une grande part de la connaissance repose sur nombre d'évidences qui ont été particulièrement laborieuses à énoncer, et qui apparaissent toutes simples et faciles dès qu'elles ont été dites. »

« Le plagiat est une des grandes industries de la cité intellectuelle : je l'ai largement subi. Il faut savoir composer avec lui ; j'ai bien appris qu'à un certain moment les idées se détachent de leur créateur pour éventuellement s'accrocher au portemanteau d'un « convoyeur » qui a les vertus de la célébrité acquise et auquel il est plus facile de se référer. Un bon exemple a été pour moi le concept de « culture mosaïque » que j'avais énoncé dès 1956 et repris dans mon livre sur la *Sociodynamie de la culture* ; il a été largement repris par les prophètes des mass media. »

« Pourquoi l'intellectuel tient-il à recevoir un « crédit » pour ses idées ? Certes, il y a là-dedans une motivation personnelle, il serait illusoire de prétendre le contraire. Mais il y a aussi d'autres raisons, fort concrètes. Quand on a amorcé un certain nombre d'idées dans un certain domaine (voyez par exemple Lévi-Strauss et le structuralisme, Barthes et la sémiologie, Eco), pour peu que ces idées aient de la valeur, elles suscitent un mouvement qui doit s'entretenir pour progresser. Elles suscitent surtout des équipes informelles centrées autour d'une certaine attitude d'esprit : c'est ce que j'ai essayé de réaliser à Strasbourg dans une équipe qui n'a aucune existence reconnue - en particulier, et surtout, pas par l'Université. - mais qui attire des chercheurs de partout. »

« Ces chercheurs, celui qui les a mis en mouvement, a une responsabilité à leur égard : il doit promouvoir leur recherche, faciliter leur insertion sociale, il doit leur donner des (Lire la suite page IV.) »

PHOTOS MARIE LANGOUIS - ARCHIVES DE PHILIPPAURE

Le kanak de quelqu'un

Culture en liberté

P le première classe

Civilisations

Labyrinthes

L'homme opprimé.

(Suite de la page III.)
moyens pour continuer, il doit faire publier leurs travaux les plus valables. Pour cela, c'est son « créant personnel » qui entre en jeu, à la fois sa crédibilité, et tout simplement un minimum de pouvoir social, plus brutalement, de rôle institutionnel et d'argent. S'il ne l'a pas, son équipe est constamment instable et fragile; nous ne sommes plus à l'époque des gourous secrets dans les montagnes de l'Himalaya, même si nous cherchons à ce que nos relations vis-à-vis de nos « étudiants » restent éminemment personnalisées. C'était ce qu'il y avait de bon dans le mandarin d'autrefois, duquel je me réclame explicitement. Certes, il comportait des abus mais les modernes systèmes de commissions et de votes en impliquent autant et n'en ont pas les avantages, car ils génèrent l'irresponsabilité ou les manœuvres. C'est pourquoi finalement l'intellectuel, qui se veut ou se croit créateur, a besoin — que cela lui importe personnellement ou non — d'avoir un crédit basé sur la reconnaissance et l'attribution correcte de ses idées. Il n'est pas certain qu'à cet égard j'aie suivi la politique sociale la plus adéquate...

— Vous vous opposez aux conceptions actuelles de l'UNESCO en affirmant que la communication est une science pas une idéologie...

— En effet, la communication émerge normalement de la théorie de l'information qui, en fait, est elle-même un aspect d'une théorie structurale et reste étroitement liée à ce qu'il est devenu courant d'appeler désormais la « systémique ». La théorie de l'information a fourni à la science des communications un élément essentiel: la notion et l'algorithme de la mesure dans l'interaction, si l'on sait la généraliser avec rigueur.

Le mot de communication, peut-être à cause de son étymologie (identique à celle de commun et de communauté), a provoqué ce que je considère comme un des dangers intellectuels de notre époque: le faux sens au grand cœur de l'humanisme mal digéré qui fait la pâture commune des grandes organisations. L'UNESCO en est un bon exemple. « Communiquez, communiquez et vous serez sauvés », c'est ce que les dirigeants des machines culturelles ont tiré du mot communication avec quelques bribes de la psychologie lewinienne des groupes et une nostalgie de la chaleur humaine à l'époque de la prospérité: si vous communiquez, vous résoudrez tous vos problèmes et tous vos antagonismes. C'est là, très précisément, une idéologie de fait.

Je cherche à réagir contre ces idées vagues en fondant solidement, sur le plan des sciences sociales, l'acte de communiquer dans ce qu'on a appelé dans les pays d'Amérique latine, la « ligne dure de la communication ». Une science possède une terminologie — ou l'on peut remplacer le défini par la définition (Pascal) — avec des lois, des typologies, des règles d'efficacité, des mesures et des résultats technologiques. L'interaction entre les êtres comporte par exemple non pas seulement la communication par les mass media, que l'on prend souvent comme synonyme de la « communication » en soi, et l'interaction interpersonnelle dans un choix réciproque des communicateurs basé sur une communauté restreinte des codes. La

croissance des moyens technologiques sert actuellement plus cette communication personnalisée qu'elle ne sert les mass media: elle va changer le paysage des communications. C'est pourquoi j'ai dit que les mass media sont au faite de leur pouvoir et à la veille de leur déclin.

— Vous semblez mettre en exergue l'affectivité dans la communication.

— Ce n'est pas exact. Le caractère convivial ou, comme disait Weber, « chorismotique », des communications est un critère typologique qui s'oppose à la fonctionnalité du message bureaucratique ou technique où ce qui compte est la quantité des actes nouveaux faits par les êtres, alors que, dans la communication chaude ou conviviale, on fait un certain appel à l'affectivité, par laquelle l'acte de communiquer devient quelquefois plus important que ce qu'on communique. Mais il existe bien d'autres critères des actes communicationnels, selon qu'ils sont libres ou contraints, réciproques ou non réciproques, etc. C'est par résidu historique que nous avons tendance à croire que la communication conviviale et chaude où l'affectivité joue un rôle essentiel est, en quelque façon, supérieure à la communication froide dans l'organisation sociale. N'oublions pas au passage que le charisme a été à la source du chef dictatorial tout autant que de la relation amicale. En fait, une grande part de l'activité de chacun de nous consiste à refuser, bloquer, couper les communications, et cela a été très mal pris en compte par nos psychosociologues.

— En disant: « L'amour est la transformation de l'objet en personne », vous semblez vous rapprocher du MLF. Or vous vous opposez à ce mouvement.

— L'amour est bien une valeur et un état strictement personnels: le système social est un monde de la solitude dans lequel, accidentellement, le regard d'amour fait surgir les personnes (parce que c'est lui, parce que c'est moi) dans un choix réciproque, fugitif et aléatoire, sur lequel le système social ne peut rien fonder, car on ne peut pas fonder un système sur des exceptions. Tous les êtres sont au départ des objets. A cet égard, les hommes n'ont rien à envier aux femmes: ne pas reconnaître la valeur d'attractivité dans la mesure où elle représente une force de séduction, qu'elle soit sexuelle, érotique ou intellectuelle, me paraît un choix curieusement ascétique, réminiscent des cultes les plus contestables. Si la femme par son corps est susceptible de causer le désir, c'est là une supériorité et non une infériorité: il vaut mieux être regardé comme un objet que ne pas être regardé du tout.

— Selon vous, il n'y aurait pas de société, mais seulement un système social?

— En fait, le mécanisme social nous entoure et nous submerge. A travers la force que lui donnent les technologies, il nous impose une autre image du monde dans laquelle il se transforme lui-même. Entre autres, il n'y a plus de « société », il y a un système social. Le mot important est ici celui de système — c'est-à-dire de réseaux d'échanges, de réseaux de pouvoirs, de réseaux de services, de réseaux d'opinions. Un système, c'est d'abord une chose matérielle, même si les éléments du réseau

n'ont que la matérialité ténue, mais ferme, des communications électroniques. Un système, c'est une chose, et la « société » ancienne est devenue un « cadre » au lieu d'être une « chose publique » partagée par les citoyens. Son statut d'existence est voisin de celui des rues, des immeubles et des réverbères. Elle est détachée, et opposée, à l'homme individuel, qui pourtant en a besoin, comme de l'air qu'il respire. Mais le fait que j'aie besoin pour vivre ma vie urbaine de réverbères dans les rues n'a jamais été une raison raisonnable pour que je porte un quelconque amour aux réverbères, pour que je fasse une idéologie ou un culte de ceux-ci, et pour que je leur manifeste un « respect » quelconque.

Il n'y a pas de respect que l'individu puisse avoir à porter à un système social dont la signification est exclusivement fonctionnelle. Certes, l'individu peut avoir pour lui des exigences, il doit en subir les contraintes, mais il n'y a pas d'amour ni de respect là-dedans. L'amour est réservé aux êtres, aux personnes, à ceux dont je saisis la similarité dans l'altérité, à ceux dans lesquels je me reconnais. Or nous vivons un monde peuplé d'objets et notre psychologie n'a pas été capable de se dégager de cette objectivation (d'autres — pas moi — diraient cette aliénation). C'est la règle générale de notre comportement, règle difficile à admettre, car elle requiert de balayer des siècles de spiritualisme.

— La psychologie est-ce seulement, comme vous l'affirmez, l'étude rationnelle de l'irrationalité de l'être?

— En fait, le micropsychologue découvre que cette irrationalité de l'homme n'est qu'apparente, elle est le produit de l'insuffisance de « résolution » du microscope que possède l'observateur extérieur, du manque de conformité adéquate entre l'expérience de laboratoire et les diversités des situations dans la vie quotidienne, dans la rue, chez le marchand, dans un lieu public. On trouve d'ailleurs ici l'un des champs d'application pratique de la micropsychologie: la théorie des guichets, l'analyse des lieux étroits, où les interactions se font nécessaires, la mise en évidence du coût généralisé d'un acte de contrôle ou d'une réglementation, etc. L'être possède une sorte de rationalité opératoire instantanée, il est juge de microvaleurs, et la théorie des actes — dont la micropsychologie ne serait qu'une application importante — essaie de rendre compte du bilan de ces valeurs qui ne sont que des rides de l'âme.

C'est en étudiant le comportement dans les queues, dans les actes du savoir-vivre, que nous avons peu à peu dégagé avec quelques chercheurs, tels que V. Schwach, V. Alexandre, G. Melo, les règles d'analyse, des lois (par exemple: l'être préfère toujours des actions réversibles aux actions irréversibles) qui restituent à tout ce domaine de la vie quotidienne une rationalité autonome en dépit des apparences. A cet égard, nous estimons devoir payer tribut aux écrivains, en tout cas à certains: Proust, Kafka, Joyce, Perec, dont la sensibilité mettait bien à jour quelques éléments de ce que j'ai appelé la micropsychologie.

JEAN MANDELBAUM.

Au jardin des origines

La Grèce antique comme modèle d'avenir ?

FONDATEUR de l'université de Berlin, philosophe, historien, homme d'Etat et linguiste, Wilhelm von Humboldt meurt en 1835. Il laisse une œuvre riche et contradictoire, inachevée. Partant de l'état fragmentaire de ses écrits, de sa correspondance avec son ami Schiller et avec Goethe, Jean Quillien a choisi de saisir la cohérence de la démarche pluridisciplinaire de Humboldt en lisant les pages qu'il a consacrées à la Grèce antique (1).

Considérant que le propre de l'homme est à la fois le langage et l'histoire, et que « les événements de l'histoire ne composent pas un texte qu'il n'y aurait qu'à lire à livre ouvert » (2), Humboldt anticipe sur bien des questions qui renouvelleront les sciences humaines. Pour lui, c'est le regard de l'historien et l'examen du document ancien qui lui confèrent sens et actualité.

l'Allemagne de Bismarck, puis dans celle de Guillaume II comme dans celle de Hitler.

Posant donc de nouvelles questions aux sciences de son temps, les invitant à observer elles-mêmes pour élaborer une réflexion critique et politique, Humboldt, très influencé par Kant, passera de la Critique de la raison, et la radicalisant, à une critique de la culture dans toutes ses dimensions. Abandonnant la conception d'une nature humaine universelle pour tenter de cerner l'individu, produit d'une histoire anthropologique, Humboldt va privilégier l'homme réel, en parole et en action. Il passera alors les quinze dernières années de sa vie à étudier les langues et le langage, rêvant d'une grammaire universelle qu'il savait ne pas avoir les moyens de

sont aussi les inventeurs de l'hexamètre, « ce vers qui semble appartenir bien plus au rythme de l'univers qu'au bredouillement des sons humains ». Oui, la Grèce de Humboldt forme seule cette sagesse qui, chez tous les autres peuples, était demeurée vagues « balbutiements... pour exprimer l'infini ».

Cette flambée nostalgique n'empêche pas Humboldt, avec toutes les nuances qui caractérisent son style et sa pensée, de mettre en garde contre l'invention d'une Grèce érigée en modèle. Si la Grèce n'est ni le lieu d'un miracle ni celui d'un paradis perdu, Athènes reste le paradigme d'un jardin des origines. Et s'il veut en saisir la mécanique, c'est pour mieux comprendre ce qui a permis à la cité antique de signer l'acte de naissance du principe démocratique qui irrigue, jus qu'aujourd'hui, la pensée de l'Occident.



un sens parmi d'autres possibles. Peut-être est-ce à l'admiration de la Révolution (il est à Paris du 3 au 27 août 1789), à l'homme d'action qu'il fut également — ambassadeur à Vienne en 1810, il participera pendant une dizaine d'années aux divers congrès réaménageant la carte de l'Europe — que l'on doit le désir de transformer les réalités du présent politique en analysant les forces agissantes dans le passé.

Imaginant une nouvelle manière de penser l'humanité dans l'histoire, bousculant les méthodes de son temps en se méfiant des présupposés dogmatiques, religieux ou rationalistes, multipliant les études comparatives, confrontant les époques et les civilisations, Humboldt adopte le point de vue anthropologique d'un homme qui ne pratique aucun ostracisme.

Cela se retrouve ailleurs lorsque, comme chez son frère Alexandre, grand voyageur et auteur d'une œuvre immense (3), on lit chez les deux Humboldt des prises de position explicitement anticolonialistes et antiracistes, ce qui était plutôt rare dans l'Europe savante de cette première moitié du dix-neuvième siècle. L'humanisme libéral des deux frères leur a d'ailleurs longtemps valu d'être ignorés dans

constituer. Ses travaux, Cassirer, Heidegger, Chomsky et bien d'autres les méditeront.

En septembre 1800, Humboldt écrivait à Schiller: « Le langage est le moyen... par lequel l'homme donne forme en même temps à lui-même et au monde, ou plutôt devient conscient de lui-même en projetant un monde hors de lui. » Sa passion pour les faits de langage s'enracinait sans doute dans sa vision de la Grèce, berceau de la parole poétique et politique. Humboldt en était d'autant plus convaincu que seule la Grèce était parvenue à ses yeux à associer si intimement la culture et la nature, et que le langage, qui s'enracine à la fois dans l'une et dans l'autre, ne pouvait dès lors que s'y trouver magnifié.

Au moment où la Grèce en ruine accède, en 1830, à son indépendance (4), l'Europe romantique vibre pour cette patrie de l'humanité pensante. Là, Humboldt rejoint les hommes de son temps, rêvant de la libre parole d'un « être grec », enfant génial, pour qui « les joies de la sociabilité dépassaient toute autre jouissance ». Peuple causant sans cesse et chantant, les Grecs

Plus tard, Marx dira également sa « difficulté » de comprendre pourquoi les œuvres grecques « nous procurent encore une certaine jouissance esthétique et ont encore valeur de normes et de modèles inaccessibles ». Reste que pour Humboldt, le privilège grec est d'abord celui du hasard — et non celui d'un sens déterminé de l'histoire. Car si, pour l'homme moderne, étudier la Grèce c'est se pencher sur une actualité antique qui est son propre passé, celui-ci ne peut pas devenir un modèle d'avenir.

Alors, la Grèce serait-elle une auberge espagnole où certains découvrent le miracle du rationnel, quand Nietzsche y célèbre l'invention du délire dionysiaque? Et y a-t-il autant de manières de raconter l'Antiquité qu'il y a d'écoles d'historiens? Sans doute, le fait de se considérer comme héritier d'un passé oblige-t-il de se comprendre dans le miroir d'un autre âge. Et toute entreprise généalogique se doit de faire ce détour par l'autre pour arriver à soi. N'est-ce pas à cela qu'invitent d'abord les pages de deux derniers livres de Michel Foucault (5), lorsqu'il note notre « familiarité » avec l'Antiquité grecque et romaine, et quand il interroge « à la fois la différence qui nous tient à distance

1501

سورة الفاتحة

Volontaire pour Bornéo

Six mois chez les Kenyah.

La pêche ou encore hiner les pieds de riz qui poussent à flanc de montagne, je devais m'imposer.

Toutes ces tâches partagées resserrèrent hientôt les liens entre ces hommes et moi. Ils commencèrent alors à m'inviter dans leur bilik pour les repas ou pour parler du pays des « Orang-puteh » (des hommes pâles), ce pays où la vie est si facile. Eux me racontaient les histoires locales où se mêlent les superstitions, les dieux et les héros de la tribu.

A Long-Moh, le matin, pendant que les adultes travaillent, les enfants vont à l'école comme tous les enfants du monde... Ils apprennent le malais, l'anglais et tout le reste avec un plaisir évident. L'après-midi, ils n'ont de comptes à rendre à personne car c'est l'école de la jungle qui

randra pour le repas. Tout au long de la journée, les vieux chantèrent les aventures de Balan Nyanding, le héros des chasses aux têtes mythologiques... dont on venait de me donner le nom. La nuit résonna ensuite du pas des danseurs mimant une chasse aux têtes dans une ambiance paisible. Drôles de chasseurs de têtes...

Dans la région du haut Baram vivent également les derniers nomades de l'île : les Punan. J'en ai rencontré plusieurs alors qu'ils venaient au village dans un hut purement commercial. Ces hommes au visage totalement épilé qui semblaient être dénués de toute expression et de tout sentiment me fascinaient. A chaque visite, leur attitude était la même : ils s'asseyaient dans un coin, sous la véranda, et attendaient en silence en regardant fixement entre leurs pieds. Parfois, on

Le camp est composé de sept huttes qui se fondent dans la végétation. Ces huttes sont faites de bois et recouvertes d'un toit de larges feuilles séchées. Le plancher est constitué de rondins de bois qui, souvent, reposent à même le sol. Au centre du campement, quatre hommes nous accueillent. Je suis surpris de ne voir ni femmes ni enfants aux alentours.

Contrairement aux autres Punan que j'avais rencontrés auparavant, ces hommes ne portent qu'une simple pièce de tissu autour de la taille. Les habits « modernes », qu'ils connaissent, n'ont pas l'air d'être encore à leur goût. Certains de ces hommes ont le torse couvert de tatouages en forme de fleurs ou d'arabesques compliquées. Tout comme chez les Kenyah, les Punan ont

qui se sont sédentarisés préfèrent désormais vendre ces produits plutôt que de les échanger.

Les Punan ont une connaissance parfaite de la jungle. Ils désignent chaque plante et chaque animal par un nom précis. Leur vie est rythmée par les migrations des animaux qu'ils suivent sans cesse.

Les hommes qui restent au camp s'occupent de la fabrication des *parangs* (la machette traditionnelle des Dayak). Depuis toujours le fer est frappé sur une pierre plate pour qu'il puisse acquérir la forme voulue. La particularité de ce travail est constituée par la forge formée de deux larges bambous dans lesquels circule un piston de bois manié manuellement. L'air ainsi comprimé s'engage dans deux tubes de bambou plus fins qui se rejoignent dans un tube unique sous le foyer.

Pacifique, le Punan n'utilise ses armes que pour la chasse. Contrairement aux autres tribus de Bornéo, les Punan n'ont jamais été des chasseurs de têtes. La violence est contraire à leur nature. Ils désignent la guerre (ou tout autre forme de violence) par *Bali Dam*, l'esprit de la fièvre qui rend les hommes fous et belliqueux. Jadis, ils ne se hattaient que s'ils y étaient obligés mais leur défense la meilleure consistait encore à disparaître dans la jungle sans être vus ni entendus.

Des ethnologues avancent l'hypothèse que les Punan sont les premiers habitants de Sarawak. Ils seraient venus de Kalimantan (sud de Bornéo) il y a plusieurs siècles. D'autres pensent qu'ils sont les natifs de Sarawak. Ils auraient émigré du fond de la jungle, fuyant les tribus les plus agressives qui faisaient d'eux des esclaves.

Actuellement, sous l'influence de la civilisation qui pénètre la jungle, les Punan de la région de Selio dont je viens de parler restent encore totalement nomades. Tout comme les Punan semi-sédentarisés du Sifat, ils refusent d'envoyer leurs enfants dans les écoles existant dans les tribus voisines... Toutefois, ils cherchent à apprendre la culture du riz mais les résultats ne sont pas à la hauteur de leurs besoins car leurs déplacements fréquents nuisent au bon entretien des cultures.

Désormais les Punan doivent se sédentariser s'ils ne veulent pas disparaître. Il leur faudra accepter l'usage de l'argent pour satisfaire à de nouvelles valeurs. Ils perdront ainsi leur indépendance. Ils n'ont pas le choix. La paix à laquelle ils aspirent sera peut-être oubliée par ceux qui auraient quelques leçons à donner à des hommes féroces...

Chez les Kenyah, ce processus est déjà bien amorcé. La plupart des jeunes ont honte de la vie qu'ils mènent dans leur village. Ils ne rêvent que de s'exiler sur la côte pour aller travailler dans les compagnies pétrolières où ils espèrent faire fortune. Lentement, la jungle se videra de ses habitants. On ne peut tout de même pas reprocher à ces jeunes de vouloir vivre comme des « civilisés »... Qu'ils soient Kenyah ou Punan, ils seront tous, bientôt, intégrés. Leur culture n'existera plus que dans les livres poussiéreux des musées où des spécialistes les liront d'un œil froid et distant. C'est ainsi que la jungle s'occidentalise. Sans regret.

OLIVIER LELIÈRE.



l'accueille, celle qui existait déjà il y a cinq mille ans. Les parents les laissent maîtres de leur vie dès leur plus jeune âge. Il arrive qu'un enfant choisisse de vivre dans une autre famille.

Depuis mon arrivée, je vivais dans une famille animiste avec laquelle je partageais la majeure partie de la vie quotidienne. Un soir, ils m'annoncèrent leur désir de m'adopter ! C'était le plus grand honneur qui pouvait m'être fait. Mon adoption supposait que j'accepte la religion de Bungan. Mon accord fut interprété par les animistes comme une victoire sur les chrétiens car, une fois n'est pas coutume, un chrétien acceptait leur religion !

La cérémonie du « adat » eut lieu une semaine plus tard devant tout le village. Le grand prêtre sacrifia cinq coqs à Bungan afin qu'elle me reconnaisse en tant que nouveau membre de la tribu et pour qu'elle me protège dans ma « nouvelle vie ». Puis il me marqua le front avec des cendres de bambou afin que ma vie soit « droite, pure et solide » comme l'est celle du bambou. Après la cérémonie, tout le monde se rassembla sous la vé-

l'offre de cadeaux : tabac, riz et sel. Petit à petit, les femmes et les enfants reviennent. Aucun d'eux n'ose s'approcher de moi. Je demande alors à Lusat la raison de leur méfiance : la plupart des enfants n'avaient jamais vu de « Blancs ». Ils m'avaient aperçu avant mon arrivée au village et, effrayés, ils avaient prévenu leurs parents que le *Penjamun* arrivait. Le *Penjamun* est un mauvais esprit qui enlève les enfants pour ensuite les sacrifier aux dieux.

Durant mon séjour, les Punan partaient à la chasse tôt le matin, la sarbacane ou la lance à la main et une grande hotte de rotin sur le dos. Souvent les femmes et les enfants accompagnaient les hommes dans leurs déplacements. Ces derniers en profitaient pour ramasser des baies ou des fruits sauvages ou encore du rotin. Ils recherchent aussi d'autres produits tels la résine de Damar ou le bois de « Garu » qu'ils échangent contre du riz, du tabac ou des sarongs. Les Punan

d'une pensée où nous reconnaissons l'origine de la nôtre et la proximité qui demeure en dépit de cet éloignement que nous creusons sans cesse ».

Sans doute Humboldt aurait-il pu se reconnaître dans l'interrogation de Foucault. Sans doute aussi, comme Foucault à sa manière, Humboldt a-t-il voulu puiser dans cette mémoire grecque, proche et lointaine, les sources d'une nouvelle esthétique du quotidien, et d'une morale post-chrétienne dont Nietzsche allait également rêver. Alors qu'on nous a habitués à lire les livres d'histoire pour apprendre à mieux connaître les paysages du passé, on mesure une fois de plus à quel point les écrits sur l'Antiquité, les manières d'interroger les textes grecs et romains, sont révélateurs d'une époque, des soucis et des inquiétudes d'une société. On a vu naître ainsi, dès le dix-huitième siècle, une « Athènes bourgeoise », modèle d'une société libérale inventée à l'usage des professeurs français (6).

Si, comme c'est le cas pour Humboldt et bien évidemment pour Foucault, on érige plus « l'Antiquité classique » en modèle — même si son nom y incite toujours, — si on ne croit plus, comme l'affirmait le dix-huitième siècle de Winckelmann, qu'il faut mimer et copier les Anciens, les histoires grecques et romaines restent, en Occident, un conservatoire imaginaire qui alimente les questions présentes, et donc d'avenir. Et plus l'image que renvoie le miroir antique paraît adéquate à notre attente, plus l'historien peut se sentir pris au piège de son écriture.

Humboldt, avant d'autres, a voulu savoir comment procède l'historien, lui-même sujet historique qui découpe son objet dans le tissu conservé des siècles. Cette interrogation reculait pour lui, à la fois aux plans éthique, politique et esthétique, une autre question, fondamentale à toute démarche historique : celle de comprendre comment la liberté de chacun est confrontée à un déterminisme, supposé réel ou imaginaire, qui la délimite (7).

MAURICE OLENDER.

G. de Humboldt et la Grèce. *Mémoire et Histoire*, par Jean Quillem, Presses universitaires de Lille, 160 pages, 110 F. (diff. Les Belles Lettres).

(W. von Humboldt, *Introduction à l'essai sur le beau et autres essais*, trad. et introduction de P. Cassat (Sei 1974), page 48.

(Ch. Minguet, *Alexandre de Humboldt, historien et géographe de l'Antiquité espagnole, 1799-1804* (Mémoires, 1969). Des extraits à lire dans *l'Amérique équinoxiale* (F.M. la Découverte, 2 volumes, 1980).

(Gent de paratour une édition critique de la *Grèce moderne et ses rapports à l'Antiquité*, d'Edgar Quinot, suivi *Journal de Voyage* (tubé), par Vesichimann et J. Tuoco-Chala (Les Lettres).

(5) tomes 2 et 3 de son *Histoire de la cité* (Gallimard).

(6) article de N. Loraux et P. Viatret, « La formation de l'athéisme grec : essai d'histoire géométrique », dans *Classical Journal Western Thought A.D. 1650*. Cambridge University Press.

(7) Il en a également fait une leçon symbolique, au séminaire de Haine-au, à l'École des hautes études sociales (à paraître dans une collection chez Hachette-Litérature).

Jardin des origines

Antique comme modèle d'avenir ?

de l'Antiquité, les manières d'interroger les textes grecs et romains, sont révélateurs d'une époque, des soucis et des inquiétudes d'une société. On a vu naître ainsi, dès le dix-huitième siècle, une « Athènes bourgeoise », modèle d'une société libérale inventée à l'usage des professeurs français (6).



de l'Antiquité, les manières d'interroger les textes grecs et romains, sont révélateurs d'une époque, des soucis et des inquiétudes d'une société. On a vu naître ainsi, dès le dix-huitième siècle, une « Athènes bourgeoise », modèle d'une société libérale inventée à l'usage des professeurs français (6).

L'odorat riche de sens

Des chercheurs américains à la recherche des performances olfactives de l'homme.



L'ODORAT est-il un sens tabou ? Alors que tous les traités de physiologie consacrent de longs chapitres à la vue ou à l'audition, l'olfaction y est régulièrement expédiée en quelques lignes. Personne, semble-t-il, ne s'intéresse à ce qui constitue, en même temps qu'un système sophistiqué de recueil d'informations, une prodigieuse source de plaisirs, mémorisés ou non. C'est dire tout l'intérêt du travail réalisé par une équipe de chercheurs américains concernant les liens entre les performances olfactives, l'âge, le sexe et certaines habitudes de vie (1).

Pourquoi sent-on ? En toute rigueur, il faudrait toujours associer le goût et l'odorat, ces deux sens étant intimement mêlés, le premier n'étant rien sans le second. Il suffit pour s'en convaincre de voir à quel point les aliments ou les boissons perdent de leur saveur dans les situations (comme le coryza) où l'odorat est diminué.

Les récepteurs de l'olfaction sont localisés dans une région particulière de la muqueuse nasale. Les lois de l'évolution n'ont guère privilégié le système olfactif humain. Alors que chez certains mammifères (le chien par exemple) la « membrane muqueuse olfactive » est très étendue, chez l'homme, elle n'occupe qu'une zone d'environ 5 centimètres carrés. Une surface très richement innervée, comportant 10 à 20 millions de cellules nerveuses qui — le fait est remarquable — sont en relation directe avec le monde extérieur.

Les « cellules réceptrices » sont des neurones très particuliers possédant deux prolongements. L'un va vers le cerveau pour former le nerf olfactif. L'autre traverse une lame osseuse (la lame criblée de l'ethmoïde) et s'étend à l'extérieur au niveau de la muqueuse olfactive. A la différence de ce qui existe pour la vue ou l'audition on ne retrouve pas d'aires de projection de l'olfaction au

niveau du cortex cérébral. Les cellules nerveuses sont reliées au rhinencéphale région profonde du cerveau ainsi dénommée parce qu'on la croyait spécifique de l'olfaction. On avait tort. « Chez les mammifères et l'homme, seule une petite partie du rhinencéphale est directement reliée aux voies olfactives. Le reste du rhinencéphale contrôle les réponses émotives, les instincts et la régulation neuro-endocrinienne complexe (2). »

Un tel échange direct, une telle communion intime entre un faisceau de données chimiques fournies par l'environnement et les régions les plus profondes du système nerveux central, expliquent sans doute la puissante influence, consciente ou non, de certaines odeurs sur nos comportements. A l'inverse, l'équilibre interne de l'organisme et notamment le « climat hormonal » modifient le fonctionnement du système olfactif (la faim stimule les performances, la grossesse bouleverse souvent les références olfactives).

Un homme, dit-on, peut distinguer entre 2 000 et 4 000 odeurs différentes. On ne connaît pas les bases cellulaires (moléculaires) de cette discrimination. Comment, schématiquement, les choses se passent-elles ? C'est quand ils sont mis en contact direct avec des substances odoriférantes dissoutes dans le mucus qui recouvre la muqueuse nasale que les récepteurs olfactifs entrent en action. Ils transforment alors une donnée chimique en message électrique. On sait que les seuils de perception sont très différents selon les substances. « Ainsi le méthylmercaptop, substance qui donne à l'ail son odeur caractéristique, peut être perçue à une concentration inférieure à un millionième de milligramme par litre d'air. Par ailleurs la discrimination

des différences d'intensité d'une odeur donnée est faible. La concentration d'une substance odorante peut être changée à plus de 30 % avant qu'une différence soit perçue. Le seuil de discrimination visuelle est de 1 % de variation de l'intensité lumineuse. »

Phénomène mal connu : le « reniflement ». Il s'agit d'une action semi-réflexe qui consiste à contracter les narines et qui a pour effet d'augmenter le contact entre l'air respiré et les récepteurs olfactifs. Autre aspect ignoré de l'odorat : la rétro-olfaction, dernière phase de la dégustation (des vins notamment) lorsque les arômes remontent le long des voies respiratoires (jusqu'aux fosses nasales) après passage dans la gorge.

L'originalité du travail américain a consisté à mesurer les capacités olfactives en fonction de l'âge. L'étude a porté sur mille neuf-cent cinquante-cinq personnes âgées de cinq à quatre-vingt-dix-neuf ans, à qui l'on a demandé de se pencher sur quarante senteurs différentes (cannelle, cerise, essence, tabac, menthe, citron, etc.). Deux conclusions majeures s'imposent : les femmes ont un pouvoir olfactif nettement plus élevé que les hommes et dans les deux sexes ce pouvoir apparaît comme étant étroitement lié à l'âge. Il progresse de dix à vingt ans, plafonne de vingt à quarante ans pour diminuer jusqu'à soixante-dix et brutalement chuter au-delà. Une courbe surprenante mais qui, tout compte fait, montre une grande analogie avec celle de l'acuité visuelle et ressemble aussi à celle des performances auditives, tout se passant comme s'il y avait avec l'âge un épauement des facultés sensorielles. L'étude américaine permet aussi d'établir que les différences entre les sexes exist-

tent dès la petite enfance, les fillettes étant nettement plus douces que les garçons. « Les mêmes différences, notent les auteurs, ont été trouvées en ce qui concerne la vision, l'audition et le toucher. » Outre le sexe et l'âge, la consommation chronique de tabac apparaît comme étroitement liée à une diminution des performances olfactives.

« Plus de 80 % des personnes testées âgées de plus de quatre-vingt ans montrent une altération importante de l'olfaction, un sur deux étant anosmique [privée d'odorat]. » Les chiffres sont presque les mêmes pour les tranches d'âge soixante-cinq à quatre-vingts ans. « A partir de là, écrivent les auteurs, il n'est pas surprenant de voir que de nombreuses personnes âgées se plaignent du manque de goût des aliments. En outre, cette diminution des perceptions olfactives permet de comprendre l'incapacité des personnes âgées à détecter et à éviter les incendies et les fuites de gaz

lorsqu'elles surviennent à leur domicile. »

Plus largement on peut, ce constat établi, se poser la question du caractère irréversible d'un tel phénomène. En d'autres termes, peut-on, moyennant « entraînement » des facultés olfactives, lutter contre les effets du temps. Dans cette optique, ne convient-il pas, comme le préconise M. Jacques Puisais, président de l'Institut français du goût, introduire au plus vite un enseignement du goût et de l'odorat dans les écoles maternelles et primaires ? A priori, pourrait-on dire, les petites têtes blondes à se pencher sur leur nez afin de voir plus loin que lui...

JEAN-YVES NAU

(1) Cette étude vient d'être publiée dans *Science* (numéro daté du 21 décembre 1984). Elle a été menée par une équipe de l'université de Pennsylvanie dirigée par le docteur Richard L. Doty.

(2) *Physiologie médicale*, par W.F. Ganong, Editions Masson.

L'école de l'arôme

L'ONGTEMPS ignorée, quand elle n'était pas méprisée, l'éducation de l'odorat acquiert aujourd'hui ses lettres de noblesse grâce au vin. L'engouement croissant manifesté pour la dégustation des grands crus implique autant qu'un apprentissage du goût une utilisation maximum des facultés olfactives. C'est ainsi que le remarquable ouvrage déjà classique de M. Max Léglise, qui vient d'être réédité, consacre une large place à la connaissance et à la reconnaissance des arômes.

Une autre initiative courageuse mérite d'être saluée, celle de M. Jean Lenoir, qui, depuis plusieurs années, s'est lancé dans une entreprise originale en

proposant un coffret d'une cinquantaine de flacons aux arômes différents. Un superbe coffret-cadavre qui offre de nombreuses possibilités de jeux en même temps qu'il aide à une éducation du nez. M. Lenoir prépare depuis peu des coffrets pour les enfants.

« Une initiation à la dégustation des grands vins » de M. Max Léglise. Directeur honoraire de la station oenologique de Bourgogne à Beaune. Editions Jeanne Laffitte, 65 F.

« Le nez du vin » de M. Jean Lenoir. B.P. N° 5 13470 Carnoux-en-Provence Bureau à Paris (1) 357-74-82.

Aux quatre coins de France

Vacances et loisirs

COTE D'AZUR - 06500 MENTON
Etablissement CÉLINE-ROSE ** 100 m, centre de la plage
Tél. 063 26 26 06. Chambres tout confort.
Salon et bibliothèque, café, bar, terrasse, jardin.
Paiement compt. tel. 063 26 26 06 - 100 F à 100 F L.L.

Vins et alcools

MERCUREYA.O.C. Vente au détail
12 bouteilles 1981 : 398 F TTC franc.
TARIFF SUR DEMANDE - Tél. 063 26 26 06
Lecteur Médéric, viticulteur, 71860 Mey.

GEORGES NACCACHE

« Un rêve libanais »

En librairie à Paris : 120 F

Diffusion : « Alternative »
36, rue des Bourdonnais, 75001

سكرا من الامارات

de sens

revues scientifiques de l'étranger



Text on the left side of the page, partially obscured by the large image, containing some illegible text.

Aux quatre coins de France. GEORGES NACACHE. Un reve libanais.

DÉBAT

LE MONDE AUJOURD'HUI DIMANCHE 30 - LUNDI 31 DÉCEMBRE 1984 VII

Les sciences à l'heure de l'anglais

Rédigés en français les « Comptes rendus » de l'Académie resteront confidentiels.

L'UN des plus anciens périodiques encore édités, l'une des toutes premières revues scientifiques, le journal de Pasteur, celui qui a révélé au monde l'existence de la radioactivité, les Comptes rendus de l'Académie des sciences se meurent. Ils se meurent au nom de la défense du français, pour n'avoir pas tiré plus tôt les conséquences logiques de ce fait incontournable : il n'y a plus de place, sur le plan international, pour une revue scientifique francophone. On peut le déplorer ; on ne peut pas l'ignorer. C'est pourtant ce qu'ont fait longtemps les revues françaises, victimes de cette analyse pernicieuse : « Ce n'est pas parce qu'une publication est rédigée en français que les scientifiques ne la lisent pas. Si les scientifiques ne publient pas davantage dans leur langue, c'est parce que nos périodiques sont de qualité insuffisante, et non pas parce que le français serait intrinsèquement une longue moins lue » (1). La « qualité insuffisante » - lisez : la faible audience - de nos revues ne s'explique-t-elle pas, justement, par leur longue obstination à publier en français ?

Il faut savoir que le spécialiste, qui doit impérativement suivre, au jour le jour, l'actualité scientifique, croule sous les publications. L'exercice est épuisant. Tout effort supplémentaire, non strictement justifié, est prohibitif. Disons-le clairement : prétendre que publier un article en français ne nuit pas à sa diffusion internationale est une dangereuse contrevérité. Croire que, dans une revue de spécialistes, un article en français peut contribuer au rayonnement de notre langue est un contresens.

La cause est entendue : il faut publier en anglais. Alors, est-ce l'agonie du français, comme semblent le croire certains ? Sûrement pas. C'est ignorer la vitalité et la force attractive de notre langue (comment peut-on prétendre défendre ce que l'on sous-estime à ce point ?). C'est ignorer aussi que les chercheurs sont d'excellents ambassadeurs de la France, de sa culture et de sa langue, tout en utilisant l'anglais dans l'exercice de leur profession. C'est en effet par la qualité de leur travail, et par la diffusion qui en est faite, qu'ils amènent leurs collègues étrangers à s'intéresser à notre pays et les incitent à venir sur notre sol à l'occasion de colloques, de stages. Ce ne sont pas de vains mots : tous les chercheurs qui ont reçu des collègues étrangers, on qui leur ont rendu visite, savent combien ceux-ci s'intéressent à la France, au travers de ces contacts professionnels.

La qualité de la recherche est l'argument déterminant. Là est la véritable défense du français dans le domaine scientifique : favoriser le travail des chercheurs, tout particulièrement en matière de diffusion de la recherche. C'est très important : publier dans une excellente revue, c'est-à-dire dans une revue qui fait autorité, est vital pour le chercheur. Compte tenu du poids socio-économique de la recherche, on peut dire que c'est toute la communauté nationale qui est concernée. Plus encore, une revue scientifique est bien autre chose qu'une compilation de résultats expérimentaux. Par les choix qu'elle fait, les articles qu'elle retient et ceux qu'elle suscite, par les commentaires, les analyses qu'elle propose, par toute l'information qu'elle véhicule, elle tend à imposer sa conception de la recherche et à orienter le travail des laboratoires. Cette pression devient irrésistible dès l'instant où la revue possède une forte réputation. C'est assez dire que la faiblesse des revues françaises et la quasi-

monopole anglo-saxon nous sont très préjudiciables et nous pénalisent lourdement.

Les Comptes rendus auraient pu répondre à cette attente, si nous avions pris les mesures nécessaires pour éviter que leur audience ne se dégrade progressivement. Pluridisciplinaires, ils ont pour vocation la publication rapide de « la première relation d'une découverte importante ou d'un résultat nouveau significatif ». Ils étaient, il y a peu de temps encore, au premier plan : en 1969, ils venaient au treizième rang de toutes les revues scientifiques (2). Actuellement, ils sont encore présents dans pratiquement toutes les universités américaines. C'est remarquable, compte tenu de leur francophonie et, avouons-le, de leur minceur. Cela ne peut se comprendre que par une certaine survivance de leur prestige passé. Mais pour combien de temps ? La résiliation des abonnements progresse de façon alarmante. Il faut faire vite. Tout est encore possible tant qu'ils sont diffusés à l'étranger. Bientôt, il sera trop tard.

Que faire ? En tout premier lieu, s'adapter au « marché » et adopter résolument l'anglais. Voilà le grand mot lâché ! En fait, l'anglais vient de faire son entrée dans les Comptes rendus, non plus seulement sous la forme de courts résumés : les communications pourront être désormais rédigées en anglais. C'est un événement, qui résulte des réformes adoptées récemment par l'Académie. Hélas, cette mesure bien tardive est passée à peu près inaperçue, et pour cause : elle a été diffusée par les Comptes rendus. En fait, la portée de cette innovation est largement atténuée par d'importantes restrictions. Le texte devra être accompagné d'un résumé français d'une page, sur un total de quatre. Trois pages en anglais, donc, et une en français. De plus, pour les auteurs francophones, la proportion est inversée : une seule page en anglais, contre trois en français.

Réforme timide donc, demi-mesure, alors que la situation présente impose au contraire d'agir énergiquement. Il faut d'urgence que les Comptes rendus adoptent l'anglais sans la moindre restriction. Une telle mesure n'assurerait certes pas à elle seule le renouveau de la revue. Ce pourrait être cependant le point de départ, la première étape vers une nouvelle dimension internationale. Ce serait le moyen de redonner confiance aux chercheurs français, les premiers concernés, et à leurs collègues étrangers. Ce sont eux qui, à terme, décideront du sort du journal, car un périodique scientifique ne vaut que par les articles qui lui sont proposés.

Mais le temps presse. La période actuelle est critique. J'en appelle aux académiciens. J'en appelle aux chercheurs. Les Comptes Rendus sont partie de notre patrimoine ; nous en avons le plus grand besoin. Les premiers en sont responsables. Ils doivent poursuivre activement le travail de rénovation amorcé. Les seconds tiennent le sort de la revue entre leurs mains. Ils doivent encourager cet effort et apporter leur contribution à l'entreprise. Ce simple titre, les Comptes rendus, porte au fond de chaque de nous, chercheurs français et étrangers, l'image de la recherche française. Nous n'avons pas le droit de la laisser disparaître.

MAX DE REGGI, maître de recherches au CNRS.

(1) Rapport au nom de la commission d'enquête, de l'Assemblée nationale, sur la langue française. Journal officiel du 15 mai 1981.
(2) E. Garfield, Nature, vol. 264, p. 609-615, 1976.



La réponse du secrétaire perpétuel

Résister pour rayonner.

EN lisant l'article de Max de Reggi, on perçoit une nostalgie et un réel attachement mais sans en deviner les vraies raisons. Car celles-ci sont pratiquement absentes d'un texte si passionnément tenu vers l'unique objectif de « ramener le français et d'adopter l'anglais » que les véritables enjeux sont voilés ou déformés.

« Avec vos Comptes rendus, vous disposez d'une formule bien adaptée aux besoins de notre époque » me disait un jour le président de la Royal Society. Les caractéristiques essentielles de cette formule découlent de la règle : ne sont publiées que des notes courtes - quatre pages - chaque note étant la première annonce d'un résultat nouveau significatif. Tout est dit ! Annonce d'un résultat et non exposé ou développement dans un article ; rapidité de publication, comme il se doit pour une première - quatre à cinq semaines après acceptation du manuscrit ; originalité et valeur scientifique : le texte est présenté par un membre ou un correspondant, souvent après avoir pris l'avis de collègues, puis examiné par un membre du comité de lecture qui, compte tenu des avis déjà recueillis, soit recommande l'acceptation immédiate - 60 % des cas, - soit engage et contrôle la procédure d'examen par appel à des spécialistes extérieurs.

Les Comptes rendus avec leurs trois séries scientifiques, couvrent toutes les disciplines ; chaque note peut apparaître dans les tables sous deux rubriques. La caractéristique principale est rétrospective (1) « La vie des sciences ». Enfin, la diffusion ne présente pas les signes de dégradation vertigineuse que laisse supposer Max de Reggi : 70 % des abonnés à l'étranger répartis dans quatre-vingt-cinq pays. Les difficultés actuelles sont sensiblement celles qu'éprouvent les re-

vue scientifique française, y compris celles qui accueillent l'anglais sans restriction.

L'Académie, dans son Rapport, La Langue française et le rayonnement de la science française (2), a dégagé les grands axes d'une politique réaliste et vigoureuse fondée sur le principe : « On n'assurera pas le rayonnement de la langue française dans le monde si le rayonnement de la science française n'est pas simultanément convenablement assuré. » Il était recommandé, en particulier (3), d'encourager et d'aider ceux qui font vivre des revues scientifiques d'audience internationale ayant leur centre de décision en France - car ce sont aujourd'hui les principaux centres d'évaluation - et de respecter, pourvu que la qualité soit indiscutable, une certaine diversité d'options : depuis les revues qui accueillent des articles totalement rédigés en anglais dans une proportion de 80 %, à celles qui restent fidèles à l'expression française dominante. La recommandation s'adressait à tous : pouvoirs publics, institutions nationales, chercheurs, ces derniers étant invités à diversifier les lieux de leurs publications.

C'est dans ce cadre que doit être appréciée la décision récente qu'il reste, c'est exact, à faire passer dans les faits. Les auteurs étrangers peuvent soumettre une note de trois pages dans la langue de leur choix ; elle sera accompagnée d'un long résumé d'une page en français, rédigé par eux ou par un spécialiste choisi par eux ou par l'Académie. Les auteurs francophones peuvent consacrer une page à un texte en français. Avec les figures, les tableaux, les formules, à peu près la même quantité d'information est délivrée en français et en anglais dans cette première annonce. Laissons donc se dérouler l'expérience avant de décréter a priori qu'elle est inopérante !

Imposer aujourd'hui dans les Comptes rendus l'usage quasi ex-

clusif de l'anglais est une mesure qui ne serait pas conforme à la vocation de l'Académie. Elle ne serait, en outre, nécessaire que si l'on était d'avance résigné à une certaine médiocrité. En mathématiques, 15 à 20 % des notes, écrites en français, ont pour auteurs des étrangers ! Si le niveau des mathématiques françaises devait se maintenir, si le niveau dans les autres disciplines était et devait rester comparable, le problème de l'anglais ne se poserait pas. Réciproquement, il ne suffit pas de parler et d'écrire en anglais pour atteindre le tout premier niveau d'excellence.

La revendication frénétique d'imposer l'anglais tout autant que le repliement furtif d'une défense intolérante du français en sont très souvent les vrais enjeux et les progrès à accomplir. Pour la pays, les enjeux, ce sont les capacités de création de concepts et de méthodes, de transmission renouvelée et intelligente des savoirs, de maîtrise technologique et d'innovation, et ces capacités ne se mesurent pas par la nombre de pages publiées en anglais, ou même avec des indices de citation. Ce sont ces enjeux qui, impliquant l'exaltation première du travail et de la compétence, devraient guider les progrès à accomplir pour notre politique scientifique !

Pour l'Académie et ses Comptes rendus, l'enjeu, c'est de pouvoir annoncer rapidement la plupart des résultats nouveaux et significatifs des équipes françaises - cela est déjà réalisé dans un petit nombre de disciplines - afin que tous les scientifiques, y compris les francophones, sachent qu'en lisant rapidement les Comptes rendus, ils seront tenus informés des découvertes de la recherche française. Les progrès à accomplir sont importants. Le prestige des Comptes rendus, faute de vigilance, ne s'est pas maintenu au milieu de la deuxième moitié de notre siècle au niveau qui était le

sien. Mais depuis un peu plus de cinq ans, les causes du déclin ont été enrayerées, des décisions ont été prises, des dévouements mobilisés. Il reste beaucoup à faire pour retrouver la confiance de la communauté scientifique, mais la première étape est bien engagée.

Comme Max de Reggi, mais dans des perspectives différentes, je lance un double appel. D'abord, aux deux cent quatre-vingt-dix membres et correspondants français : Les progrès réalisés depuis la réforme reçoivent des témoignages indiscutables - la présence à notre séance du 3 décembre de quatre membres du gouvernement, dont le premier ministre, en est un permis beaucoup d'autres - et ils sont le gage que nous pouvons réussir avec le temps à redonner leur rang à nos Comptes rendus. Je dis ensuite à tous les chercheurs : Mettez-vous à l'épreuve : soyez exigeants mais confiants : c'est avec vous, et avec vos seuls, que l'objectif sera atteint.

PAUL GERMAIN, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences.

(1) Une chronique de « La vie des sciences » est consacrée à une présentation aisément accessible de quelques notes remarquables publiées dans les séries spécialisées.
(2) Comptes rendus. Vie académique, tome 295, 1982. Ce rapport, rédigé pour répondre à une invitation de M. Jean-Pierre Chevènement, sera envoyé à toute personne qui en fera la demande (23, quai de Conti, 75006 Paris).
(3) Estimant comme Max de Reggi que les chercheurs sont de bons ambassadeurs de la culture française et par suite de la langue française, l'Académie préconisait de laisser aux chercheurs une grande liberté d'expression pour leurs travaux spécialisés. Elle demandait que soit vigoureusement stimulée la production d'ouvrages de base en français (premier, deuxième et même troisième cycle) pour assurer une pleine maîtrise des espaces universitaires francophones, point de départ d'une conquête de « marchés culturels » extérieurs.

Sao-Paulo s'est échappée du contrôle des hommes chargés de la gérer. L'ordre pourra-t-il jamais

L'hyperville

Vingt-deux millions d'habitants dans quinze ans.



LES Arsène Lupin de Sao-Paulo ont-ils de l'humour ? En octobre dernier, le gratin de la police mondiale se réunissait au Makhoud Plaza pour le congrès international de sécurité. Quelques beurs avant la séance d'ouverture, un groupe d'hommes armés faisait irruption dans le ball du luxueux cinq étoiles et raflait la caisse. Elle contenait 750 000 cruzeiros, dont une notable partie venait d'être versée par les congressistes.

Ce fait divers qui aurait fait ailleurs la « une » des quotidiens n'a pas surpris les Brésiliens. Sao-Paulo, l'une des plus grandes villes du monde, la première place bancaire et commerciale d'Amérique du Sud, la capitale économique du Brésil, est aussi la championne de l'insécurité (le Monde du 16 décembre 1983). Lorsque, à la fin d'un week-end on ne dénombre que 25 homicides, 3 viols, une centaine d'attaques à main armée et 180 agressions diverses, on considère cela comme « normal ». Malgré les 27 300 policiers en civil et en uniforme qui surveillent l'agglomération, le nouveau sport des petits délinquants consiste à dévaliser les caissiers des bus et des trolleys. Comme au temps des diligences, sept voitures sont attaquées chaque jour en moyenne. Bien entendu, on laisse aux « gros calibres » l'attaque des banques, qui payent leur tribut à raison d'une par jour.

Comme M. Jacques Chirac à Paris, mais avec des raisons malheureusement plus sérieuses, le maire de Sao-Paulo se plaint de l'insuffisance des effectifs policiers, des tâches administratives qui confinent les hommes dans les commissariats, et des soldes médiocres qui les obligent à faire de la « gratte » après le service. Et,

comme le premier magistrat de Paris, il demande qu'un embauche cinq mille hommes de plus. Même si on les lui accordait, les Paulistes doutent que l'ordre revienne jamais dans leur ville tant elle est mastrueuse et quasiment ingérable.

A vrai dire, il y a déjà longtemps qu'elle a échappé à tout contrôle, comme un cancer qu'aucune thérapie n'arriverait à juguler. Rien pourtant ne semblait prédisposer ce site à devenir l'une des plus vastes concentrations humaines de la planète.

Au dix-septième siècle, les jésuites ébuisaient cet endroit retiré à cent kilomètres à l'intérieur des terres pour établir un collège, le premier du Nouveau Monde. Des frères tropicaux couvrent ces hauts plateaux traversés par un fleuve, le Tiete. Une bourgade entoure le pieux établissement qui devient le PC des missionnaires. On commence à défricher. C'est le boom du café qui, à partir de 1850, tire la petite ville coloniale de son engourdissement. Alors, comme une fusée à plusieurs étages, la cité ne cessera plus de bondir en avant.

Les nouveaux riches de l'arabica alignent le long des avenues des villas prétentieuses et peinturlurées qui fascineront les vagues d'émigrants arrivant d'Europe et du Japon. Puis, en 1930, les industries de tout genre se mettent à proliférer. Enfin, en 1955, les premières chaînes de montage d'automobiles démarrent. Nouveau coup de foudre.

Aujourd'hui, il ne reste plus un arbre sur des milliers de kilomètres carrés. A la place, ce sont les bâtisses qui ont poussé dans un formidable désordre. Sao-Paulo est une Amazonie de béton, de brique et de tôle, touffue, torride, terrible.

Ses trente-trois mille usines constituent un aimant surpui-

sant qui attire tous les aventuriers mais aussi tous les créve-la-faim du Brésil et spécialement les misérables paysans du Nord-Est. Chaque jour, 1 400 émigrants de l'intérieur débarquent à la gare autoroutière, l'une des plus vastes du monde. Avant de plonger dans la jungle bâtie, ils cherchent à s'orienter. Impossible. A peine imprimés, tous les plans sont déjà faux. Il faut cheminer à la bousole en se fiant aux chiffres indiqués sur les maisons. Heureusement, ceux-ci ne sont pas des numéros sans signification. Comme le bornage des routes, ils indiquent la distance qui sépare l'immeuble du début de l'artère.

Il fallait bien cela, car la ville s'étend sur 50 kilomètres d'est en ouest et sur 40 kilomètres du nord au sud. En un demi-siècle, sa surface a décuplé. Butant sur de grands lacs réservés au sud et sur des chaînes de montagnes au nord, elle ne peut plus déborder la campagne que vers l'ouest, et surtout le long de l'autoroute qui file vers Rio, à l'est. Le long du double ruban de béton, une nouvelle Ruhr s'édifie dans la marée des bidonvilles qui monte sans cesse.

Pour autant que les recensements aient un sens, la commune de Sao-Paulo abrite 10 millions de personnes. Et les 37 communes des faubourgs 4 millions de plus. Ce prodigieux entassement s'accroît de 500 000 habitants par an : l'équivalent d'une agglomération comme Bordeaux. Complètement débordée, la municipalité construit quelques milliers de logements sociaux, alors qu'il en faudrait cent mille par an. Comme il faut bien dormir quelque part, les nouveaux arrivants bâtissent

leurs tanières le long des chemins.

Plus de 1 000 bidonvilles ont surgi ainsi en dix ans. En ville, les taudis surpeuplés pullulent. On estime que plus de la moitié des Paulistes vivent dans des logements pudiquement qualifiés de « précaires ».

La première ébauche d'un plan d'urbanisme date... de 1970 - trois siècles après l'installation des jésuites. Depuis quinze ans les plans se succèdent, aussi inopérants les uns que les autres. La région métropolitaine - l'équivalent de nos communautés urbaines, - qui regroupe Sao-Paulo et ses franges, n'a ni moyens légaux ni budget pour les faire appliquer.

Cela permet aux promoteurs et aux architectes de s'exprimer sans contrainte. Il suffit de remonter l'avenue Paulista, les Champs-Élysées de Sao-Paulo, pour le constater. Cette artère pourtant spacieuse a été transformée en un canyon par une double haie de tours de cent mètres de haut, qui abritent la plus grande concentration d'établissements bancaires du Brésil. Jaillissement de béton, iceberg de glaces fumées, pièces montées de briques, c'est un étonnant tohu-bobu d'architecture.

Le ministère des sports ressemble à une énorme soucoupe volante prête à repartir pour la stratosphère, le Musée des beaux-arts s'apparente à un ouvrage des ponts et échaussées doté d'un abdomen de verre, la banque Real est un patin végétal, la Franco-brésilienne pointe sa flèche noire vers le ciel. Mais derrière ces « gestes » à la gloire de l'argent, commence la misère architecturale, qui, elle, s'étend à perte de vue.

Le néant urbanistique rend évidemment inextricable le

problème de la circulation. Sao-Paulo n'a inauguré sa première ligne de métro qu'en 1975, alors que l'agglomération avait déjà de 8 à 9 millions d'habitants. Un tel retard ne se rattrape pas. Avec 28 kilomètres et deux lignes en croix, le métro n'assure aujourd'hui que 10 % des transports journaliers. Les trains de banlieue ne valent guère mieux. Restent 10 000 bus et trolleys dans lesquels on s'entasse. Les Paulistes ont donc été condamnés à l'automobile. Ils l'ont acceptée avec enthousiasme, et la ville aberge 2 500 000 véhicules, auxquels, grâce à la crise, ne viennent s'ajouter que 100 000 voitures supplémentaires chaque année. Comme la cité n'était pas prête à ce déferlement, on a multiplié les autoroutes urbaines, les viaducs démontés, les tunnels sous les collines, les voies sur berge.

Conséquence inéluctable, Sao-Paulo est l'une des cités les plus polluées du monde. Quelques capteurs disséminés en ville sont censés enregistrer les « pics de pollution » et les transmettre à un PC central doté d'un superbe tableau lumineux. Mais quand on demande aux responsables s'ils arrêtent les usines ou les voitures en cas d'alarme, ils vous rient au nez.

Alors, chaque week-end, ceux qui le peuvent tentent d'échapper à l'enfer. Pour ces fuyards, il a fallu tracer vers la mer trois autoroutes parallèles.

La ville-Gargantua n'a pas seulement dévoté les 130 000 hectares de son site. Elle a aussi colonisé le territoire de l'Etat qui porte son nom pour nourrir sa boulimie d'énergie et étancher sa soif. Les 21 barrages hydro-électriques édifiés sur les fleuves de la région ont moyé 500 000 hectares de terre.

D'autres vallées ont disparu sous les eaux des réservoirs fournissant l'eau potable. Mais comme ceux-ci sont à présent pollués par les masures qui s'établissent partout sans permis de construire, la ville manque d'eau. Elle a donc dépensé 3 milliards de dollars pour aller détourner un fleuve lointain. Malgré cela, 10 % de logements ne sont pas encore desservis.

L'évacuation et le traitement des eaux usées est à lui seul un problème gigantesque. Quatre Paulistes sur dix n'ont pas de tout-à-l'égout et leurs fosses septiques polluent les nappes phréatiques. Les deux fleuves qui traversent l'agglomération, le Tiete et le Pinheiros, servent de réceptacle à toutes sortes de déversements. Pour ne pas les asphyxier complètement, la ville renvoie ses rejets dans un étang de 10 000 hectares où l'autonépuratin est censée s'opérer sous l'action de l'air et du soleil.

Parler d'espace vert à Sao-Paulo relève de la plaisanterie de mauvais goût. Aussi les habitants défendent-ils bec et ongles les rares jardins privés qui subsistent. Tout récemment, un quartier résidentiel s'est mobilisé pour sauver la maison et le parc d'un architecte russe des années 20. Sur ces 13 000 mètres carrés, un promoteur voulait édifier une résidence de luxe - bloc de béton avec piscine intérieure - pompeusement baptisée palais de Versailles. Les habitants ont obligé la municipalité à rendre la parcelle inconstructible, à classer la demeure comme site historique et à transformer le tout en musée ouvert au public. Une affaire apparemment banale mais qui a rempli les colonnes des quotidiens paulistes.

voir dans ce site

Pourquoi, ce sont les ar-

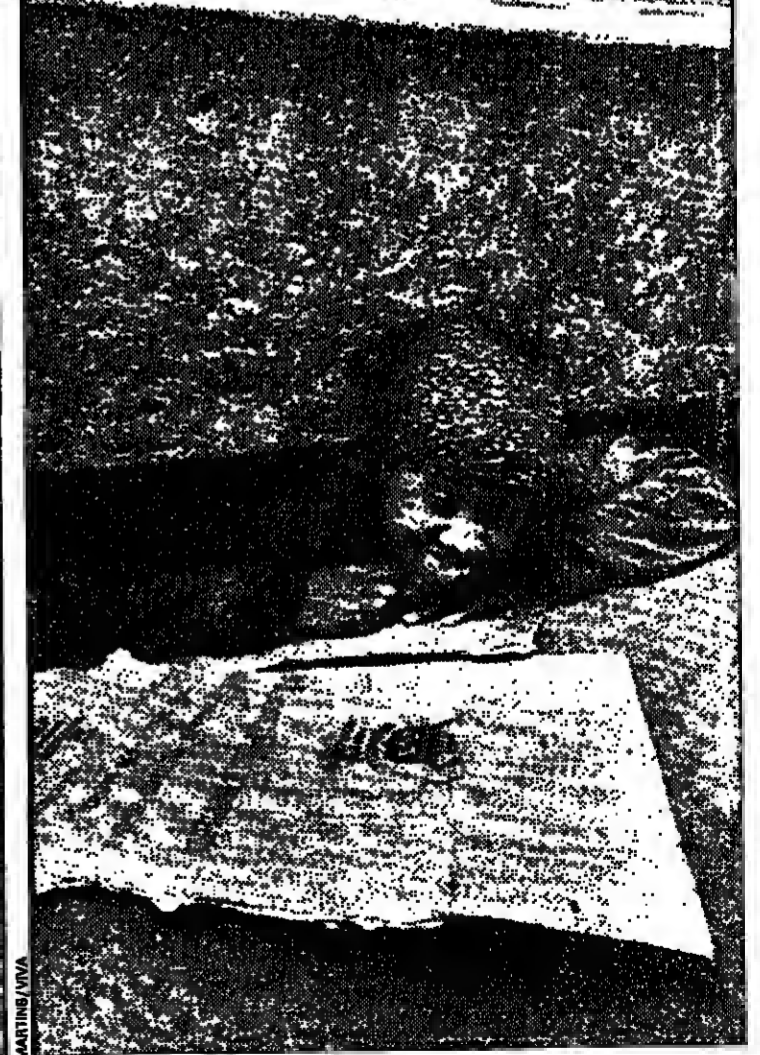
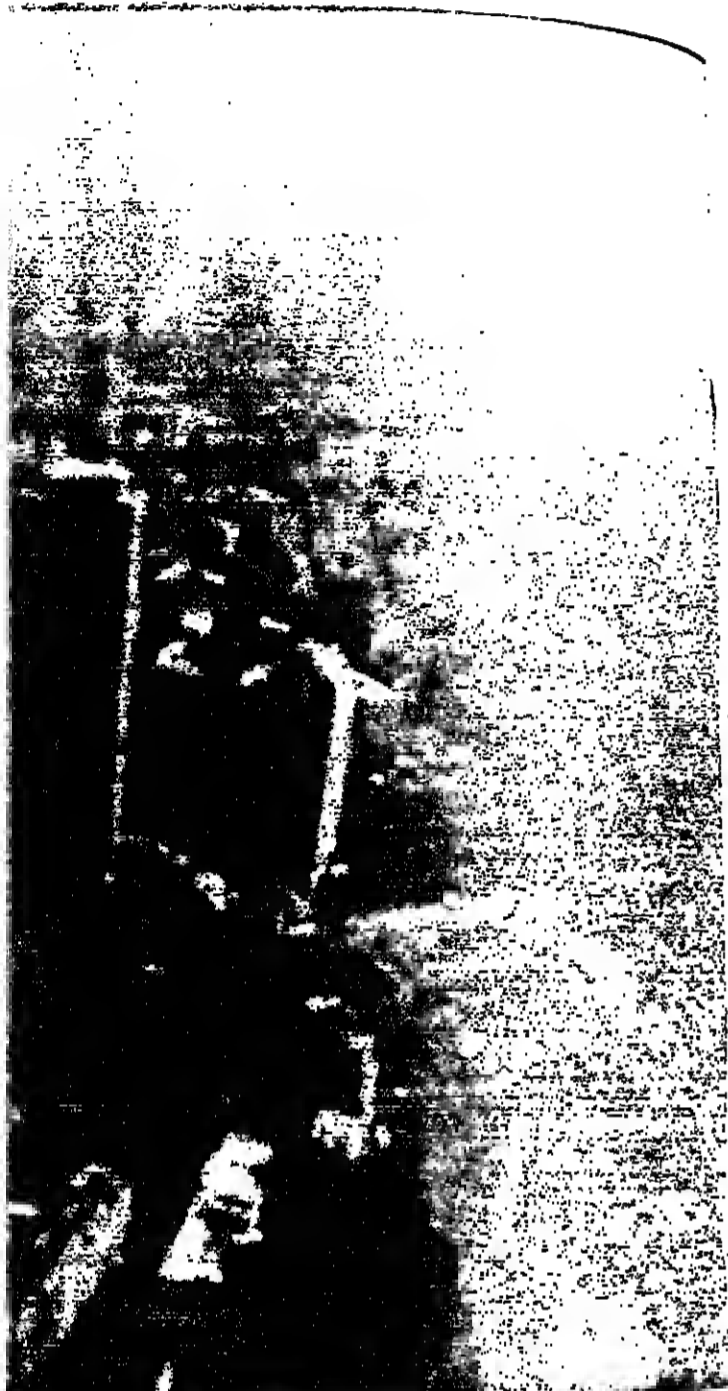
deux de la ville de Sao-Paulo, ce sont les ar-

deux de la ville de Sao-Paulo, ce sont les ar-

1984

صكنا عن الامم

revenir dans ce site brésilien appelé à accueillir l'une des plus vastes concentrations humaines de la planète ?



Finalment, ce sont les nécessités alimentaires qui ont sauvé les grands espaces verts de Sao-Paulo. La ville est en effet ceinturée par des centaines de jardins maraîchers méticuleusement cultivés par des familles japonaises. Si Sao-Paulo mange à sa faim et respire un peu, c'est grâce à cette curieuse colonie asiatique qui a résisté à tout, au béton comme à l'assimilation.

Car dans ce terrifiant haut fourneau social les races se fondent et disparaissent : Portugais, Italiens, Allemands, Indiens, Noirs, métis, mulâtres, forment aujourd'hui un cocktail hautement épicé. En ce sens, Sao-Paulo est bien la ville symbole du Brésil, nation multiraciale, le plus vaste « melting pot » actuel de la planète. Et cela donne à la cité-mammouth une vitalité prodigieuse. Pour en rendre compte, Radio Sao-Paulo, une radio locale dirigée par un jeune manager de trente-six ans, maintient en permanence dans les rues 200 reporters motorisés qui, à tout instant, peuvent interrompre les programmes pour raconter ce qui se passe sous leurs yeux. L'émetteur en forme de mini-tour Eiffel est planté sur l'une des tours de l'avenue Paulista. Il ne couvre qu'un cercle de 60 kilomètres de diamètre, mais ce cercle est la jungle de Sao-Paulo, sans cesse en effervescence.

La dernière image qu'un voyageur emporte de cette ville hypertrophiée, c'est celle des immeubles serrés qui défilent sous la carlingue de l'avion. Car l'aéroport autrefois campagnard est aujourd'hui juché sur une sorte de plateau, en pleine ville. Les ailes des gros porteurs qui tournent en bout de piste font de l'ombre aux voitures. 14 millions de Brésiliens se pressent alentour, assourdis par les jets, mais enfiévrés par l'espoir de réussir. Dans quinze ans, au crépuscule de ce siècle, ils seront 22 millions...

MARC AMBROISE-RENDU.



150

Les maquis au-delà de la légende

Cent chefs de l'action clandestine se retrouvent quarante ans après.

La course à la paix

La course à la paix... (Faint text on the left margin)

Le sport... (Faint text on the left margin)

LA deuxième guerre mondiale a vu triompher le couple char-avion, et naître la bombe atomique; le camp victorieux a été celui qui a fabriqué les armes les plus nombreuses et les plus perfectionnées. Dans cet affrontement de machines, il n'y avait plus de place, apparemment, pour la guérilla, un type de combat réservé aux pauvres et aux faibles. Or, paradoxalement, jamais la guérilla, n'a connu une telle extension, même pas à l'époque napoléonienne. Elle s'est étendue à toute l'Europe occupée. En France, elle a été, hors les villes, l'affaire des « maquis » — un mot qui s'est maintenu parce qu'il exprime bien le double caractère d'une lutte menée dans un contexte naturel peu hospitalier et d'une rupture avec la légalité.

C'est que la guérilla a été rajeunie par deux innovations techniques : la radio et l'aviation. La radio, malgré l'absence fréquente d'électricité et de postes récepteurs, sortait le maquis de sa cécité et de son isolement intellectuel; elle lui permettait de suivre l'évolution de la guerre, d'exprimer ses doléances et ses besoins, de recevoir conseils et directives — même si, parfois, elle a dramatisé certaines situations et provoqué d'inopportunes concentrations (1). L'aviation, par les parachutages d'armes, d'argent, d'instructeurs, de groupes d'encadrement, donnait au maquis les moyens pour engager ou pour reprendre le combat. La guérilla est donc une dimension essentielle de la deuxième guerre mondiale.

Aussi bien a-t-elle suscité des légendes tenaces — de glorification ou de réprobation — ainsi qu'une très abondante littérature. Il n'est pas exagéré, cependant, d'affirmer qu'elle est mal connue, et insuffisamment étudiée. Les études systématiques sont rares (2). C'est pourquoi l'Institut d'histoire des conflits contemporains (3) lance une vaste enquête, dans toute la France, avec des chercheurs parisiens et provinciaux, sur le type de celles menées à bien par le Comité d'histoire de la deuxième guerre mondiale. C'est pourquoi, en coopération avec la Délégation à l'information historique du secrétariat d'Etat aux anciens combattants (4), il vient d'organiser à Paris un colloque, auquel ont participé une centaine de responsables des maquis, qui ont discuté une dizaine de communications présentées par des historiens éprouvés. Ce colloque a permis de préciser les objectifs et les résultats des maquis.

Ainsi ont été rappelées leur origine et leur place dans la

Résistance; ils n'ont pas été créés par celle-ci, qu'ils ont prise au dépourvu (communistes compris), mais par les exigences de l'occupant et main-d'œuvre. A leur naissance, se situent les réfractaires au Service du travail obligatoire, qui se sont cachés dans les montagnes et les campagnes. Il est revenu à la Résistance de les prendre en main, de les encadrer, de faire d'eux des combattants, alors qu'ils étaient un gibier traqué. La Résistance a créé des « services » à cet effet, mais elle n'a jamais réussi à coordonner et à diriger totalement les maquis, qui sont demeurés, pour la plupart, des unités semi-indépendantes, conservant une large marge d'initiative.

Mais, si le STO est à l'origine des maquis, il ne les a pas peuplés. Une enquête entreprise par le Comité d'histoire de la deuxième guerre mondiale, abandonnée après sa disparition (5), a montré que si le nombre des réfractaires au STO est allé en croissant, pour atteindre plus de 50 % des requis, la proportion des insoumis devenus des maquisards combattants n'a jamais dépassé 10 % (6). Les études ont montré la pluralité des origines des maquisards : résistants désireux de se battre, prisonniers de guerre évadés, personnes en danger, déserteurs de l'armée allemande, paysans (plus nombreux dans les maquis les plus récents) (7). Les maquisards étaient pour la plupart des jeunes de vingt à trente ans, ils venaient de toutes les régions de France et la moitié d'entre eux étaient des manuels, des ouvriers en majorité; les autres, des étudiants, des fonctionnaires, des commerçants, des instituteurs, des cadres, etc.

Comment les maquis ont-ils été accueillis par la population? La contradiction à surmonter était plus grave : ils se superposaient aux habitants de la région où ils s'implantaient, et ils ne pouvaient pas subsister sans leur concours et leur amitié. Ils imposaient leurs exigences et ravitaillaient, ce qui leur valait sanctions et représailles de leur part; en même temps, leurs actions exposaient la population à une brutale répression de l'occupant. La coexistence a donc oscillé entre une coopération active et un rejet se traduisant par des dénonciations. Les opérations les plus hardies des maquis, les plus dramatiques aussi, suscitaient ainsi, à la fois, enthousiasme et réprobation (8). Il reste que les maquis, après le STO, ont sensibilisé l'ensemble des Français, et qu'ils ont fait évoluer la Résistance, de l'action de mi-

subordination au général de Gaulle, le comportement à adopter à la Libération, le régime politico-économique-social de la France libérée. Mais les maquisards de la base ignoraient ces divergences; certains de leur chefs revendiquaient même plusieurs appartenances, dans l'espoir d'être mieux pourvus; quand il leur est arrivé de changer de camp, leurs troupes les ont suivis. L'inspiration du maquisard de la base était « gaulliste », dans la double volonté de chasser l'occupant et de recouvrer les libertés individuelles.

Les conflits de doctrine sur l'engagement des maquis ont été vifs pendant la guerre et plus encore après, opposant

« l'attentisme » des uns à « l'action immédiate » des autres. Sur ce point aussi, le débat se situait plus au sommet de la Résistance qu'à la base. En fait, aucune action ne pouvait être engagée tant que le minimum des moyens nécessaires n'était pas réuni, ce qui imposait à tous les maquis un « attentisme » initial; par contre, une fois muoi des moyens d'action suffisants, aucun maquis ne pouvait demeurer longtemps inactif, n'était-ce que pour répondre aux attaques ennemies.

Ce qui est certain, c'est que le conflit portant sur la tacti-

s'adapter (10), les officiers de réserve (souvent des instituteurs pacifistes avant la guerre) et la gendarmerie (lorsque les gendarmes passaient en nombre au maquis, l'encadrement et l'instruction étaient grandement facilités). Sans oublier les Chantiers de la jeunesse, dont le départ en Allemagne a été irréparable.

D'autre part, tout maquis important devait se doter de structures adéquates — ce qui conduisit à étudier ses relations avec l'administration régulière (secrétaires de mairie, PTT, ravitaillement général) et la mise en place de services para-

ternes ». Mais, au regard de ces acquis, il importe de placer les grandes pertes humaines et matérielles que provoque la guérilla partout où elle est pratiquée.

Tout un programme de travail est en train de se dégager, après le colloque, à l'Institut d'histoire des conflits contemporains. Il doit se traduire d'abord par l'envoi de questionnaires et la collecte d'archives; puis par des monographies de maquis; et, enfin, par des synthèses régionales. Déjà s'esquisse son élargissement à toute l'Europe, puisque le bureau du Comité international d'histoire de la deuxième



Un chef de la Résistance de Dordogne parlant à un officier FFI en 1945.



PHOTOFESTIVAL

que se posait avec un arrière-fond politique d'hypothèses de prise du pouvoir. Ce qui est certain, c'est que l'expérience des gros « maquis mobilisateurs » ou des « réduits », s'est révélée tragiquement erronée partout où elle a été tentée (Gijères, Vercors ou mont Mouchet).

Les relations entre les Alliés (France libre comprise) et les maquis étaient captales; ceux-ci étaient coddamnés à disparaître si une aide extérieure cessait de leur parvenir. Or, les Alliés et la France libre ont été aussi surpris par le phénomène de la clandestinité, et plus méfiants qu'elle à son égard, tant ils redoutaient des opérations hasardeuses, et une situation anarchique plus gênante qu'utile.

Il ne fait guère de doute que les maquis auraient pu jouer un rôle plus important si on les avait mieux compris au-dehors; en particulier, ils représentaient, pour les Américains, le contraire de leur conception de la guerre. Aussi leur aide a-t-elle été tardive et parfois maladroite, un parachutage de jour par quelques forteresses volantes amenait l'ennemi presque aussitôt sur le terrain.

Deux problèmes principaux se posent, pour les maquis, au sujet de leur commandement et de leurs structures. Les maquisards étaient des volontaires; ils demeuraient des citoyens; or, pour devenir une unité cohérente et combattive, ils devaient être commandés et encadrés. Qui devenait chef de maquis? Comment?

lèles et clandestins, par exemple pour assurer le financement (emprunts, bons, impositions, etc., etc.).

L'étude la plus difficile à mener à bien est toutefois la mesure de l'action et de l'efficacité des maquis. Les étalons utilisés pour les armées régulières n'ont plus cours; ils ne conquirent pas de terrain, ils ne font pas de prisonniers; ils ne mettent pas l'ennemi en déroute. Leurs effectifs sont fluctuants; les « mobilisations » du 6 juin et du 15 août 1944 amènent une cohorte d'hommes désarmés. Le maquis le plus efficace n'est pas le plus nombreux, mais le mieux armé, le mieux entraîné, le plus mobile. La comptabilisation des opérations (sabotages, attentats, accrochages, pertes imposées à l'adversaire, et pertes subies) est indispensable, mais insuffisante (11). Il reste à mesurer l'effet produit sur l'ennemi, la peur du « terroriste » qu'il engendre, et la contagion de désertions qu'il provoque — à la limite, on pourrait presque dire que le maquis le plus redouté serait une sorte d'« Arlésienne », que tout le monde attend et qui ne se montre pas. Lawrence définissait la guerre clandestine comme « une influence, une idée, intouchable, se répandant comme un gaz ». Et aussi l'effet sur la population; en particulier, il a contribué à détruire l'image protectrice du régime de Vichy, en lui coopérant celle d'une force de plus en plus policière; il a aussi affaibli assez la volonté des administrateurs du régime pour qu'aucun n'ait pensé pouvoir se maintenir en place à la Libération. Lénine avait souligné que la guérilla « révèle la faiblesse des gouvernements, dévoile des pourritures in-

guerre mondiale (12) en a admis le principe. En France, les maquisards étaient les obscurs, les sans grade, les tâcherons de l'action clandestine, mais aussi sa chair et son sang. Leur étude a été un peu négligée jusqu'ici. Il était temps de rendre l'hommage qui lui est dû à cette Résistance profonde.

HENRI MICHEL.

(1) J.C. Cremieux-Brillac, « La bataille des Gijères et la guerre psychologique », *Revue d'histoire de la deuxième guerre mondiale*, n° 99, juillet 1975; Henri Michel, *La Guerre de l'ombre*, Grasset, 1969.

(2) Cf. dans la *Revue d'histoire de la deuxième guerre mondiale* les numéros 49 (janvier 1963) et 55 (juillet 1964), ce dernier consacré aux « Maquis dans la libération de la France ».

(3) Hôtel national des Invalides, Escalier M, 3^e étage.

(4) 37, rue de Bellechasse, 75007 Paris.

(5) Sur ce point, je dois rappeler que le Comité d'histoire de la deuxième guerre mondiale, organisme interministériel sans précédent, n'a pas de successeur, mais des héritiers; ses archives ont été partagées.

(6) Fr. Marcot, « Enquête sur les maquis », *Revue d'histoire de la deuxième guerre mondiale et des conflits contemporains*, octobre 1983.

(7) Y. Perotin, « Origines et tendances d'un groupe de maquisards », *Revue d'histoire de la deuxième guerre mondiale*, n° 99, 1975.

(8) P. Laborie, « Résistants, Vichysois, et les autres », CNRS, Toulouse 1980.

(9) E. Martres, « La République de Mauriac », *Revue d'histoire de la deuxième guerre mondiale*, n° 99, 1975.

(10) Cf. Capitaine Poitou, « Guérilla en montagne », *Revue d'histoire de la deuxième guerre mondiale* n° 49, 1963.

(11) La chronologie de la Résistance, entreprise par le Comité d'histoire de la deuxième guerre mondiale, a permis la rédaction de cent cinquante mille fiches, qui se trouvent dans les Archives départementales.

(12) Il groupe les historiens de trente-sept pays.

UNE SÉRIE D'ÉMISSIONS



A-t-on vaincu la stérilité ?

« Passage du témoin » de Daniel Sibony à René Frydman.

LES progrès de la biologie, et notamment des méthodes de fécondation artificielle, posent aujourd'hui aux médecins et, à travers eux, à la société tout entière de graves problèmes moraux, dont débat, en particulier, le Comité national d'éthique récemment mis en place sous la présidence du professeur Jean Bernard.

Pour mieux comprendre ces questions, qui touchent à la vie personnelle de chacun, à la stérilité et au désir d'enfant, aux relations familiales, le professeur René Frydman, l'un des pionniers français en ce domaine, s'entretient cette semaine avec un psychanalyste, Daniel Sibony, et le sémologue prochain avec un ethnologue, Suzanne Lallemand, proposant ainsi deux approches — parmi d'autres — d'une réalité complexe.

R. Frydman. — L'équipe anglaise gardait jalousement son « secret », il était important pour elle d'être la première : l'histoire de la reproduction ne retiendra en effet qu'une date, celle de la naissance de Louise Brown.

D. Sibony. — Pur narcissisme de chercheurs, alors... ?

R. Frydman. — Oui, nous avons commencé nos travaux sans pouvoir bénéficier de l'expérience des autres.

D. Sibony. — Tout au long de vos expériences, avez-vous repéré des effets singuliers tels que résistances, manifestations plus ou moins irrationnelles... tant de la part des médecins que des sujets, depuis que l'on maîtrise ce moyen, parmi d'autres, de remédier à la stérilité ?

R. Frydman. — On assiste aujourd'hui à la disparition du merveilleux qui entourait ces premières naissances. Les équipes médicales poursuivent une réflexion de plus en plus détachée des problèmes du couple, problèmes techniques de congélation, de dépassement de la mortalité... Les couples, pour leur part, font appel à cette méthode comme à une autre, sans bien percevoir, je crois, sa particularité et les perspectives qu'elle offre.

D. Sibony. — Là où l'on peut avoir le sentiment de dépasser la mort, d'aller au-delà d'elle, droit vers la vie, j'ai le sentiment inverse que l'on tombe sinon dans la mort, du moins dans le morbide.

R. Frydman. — On assiste aujourd'hui à la disparition du merveilleux qui entourait ces premières naissances. Les équipes médicales poursuivent une réflexion de plus en plus détachée des problèmes du couple, problèmes techniques de congélation, de dépassement de la mortalité... Les couples, pour leur part, font appel à cette méthode comme à une autre, sans bien percevoir, je crois, sa particularité et les perspectives qu'elle offre.

D. Sibony. — L'homme peut avoir le sentiment de dépasser la mort, d'aller au-delà d'elle, droit vers la vie, j'ai le sentiment inverse que l'on tombe sinon dans la mort, du moins dans le morbide.

R. Frydman. — On assiste aujourd'hui à la disparition du merveilleux qui entourait ces premières naissances. Les équipes médicales poursuivent une réflexion de plus en plus détachée des problèmes du couple, problèmes techniques de congélation, de dépassement de la mortalité... Les couples, pour leur part, font appel à cette méthode comme à une autre, sans bien percevoir, je crois, sa particularité et les perspectives qu'elle offre.

D. Sibony. — L'homme peut avoir le sentiment de dépasser la mort, d'aller au-delà d'elle, droit vers la vie, j'ai le sentiment inverse que l'on tombe sinon dans la mort, du moins dans le morbide.

R. Frydman. — On assiste aujourd'hui à la disparition du merveilleux qui entourait ces premières naissances. Les équipes médicales poursuivent une réflexion de plus en plus détachée des problèmes du couple, problèmes techniques de congélation, de dépassement de la mortalité... Les couples, pour leur part, font appel à cette méthode comme à une autre, sans bien percevoir, je crois, sa particularité et les perspectives qu'elle offre.

D. Sibony. — L'homme peut avoir le sentiment de dépasser la mort, d'aller au-delà d'elle, droit vers la vie, j'ai le sentiment inverse que l'on tombe sinon dans la mort, du moins dans le morbide.

R. Frydman. — On assiste aujourd'hui à la disparition du merveilleux qui entourait ces premières naissances. Les équipes médicales poursuivent une réflexion de plus en plus détachée des problèmes du couple, problèmes techniques de congélation, de dépassement de la mortalité... Les couples, pour leur part, font appel à cette méthode comme à une autre, sans bien percevoir, je crois, sa particularité et les perspectives qu'elle offre.



Le professeur René Frydman, né en 1943, dirige, à l'hôpital Antoine-Béclère de Clamart, l'équipe qui, pour la première fois en France, a obtenu la naissance, en février 1982, d'un bébé conçu *in vitro*.

R. Frydman. — Chaque couple a toujours à adopter son enfant, même s'il n'a pas été conçu *in vitro*. Tant la rencontre est difficile entre l'enfant imaginé avant et pendant la grossesse, lourd de tous les désirs, et l'enfant réel que l'on voit naître.

D. Sibony. — J'invoquerais là mon expérience personnelle : chaque fois que j'ai eu un enfant, j'ai toujours, d'instinct, senti comme un étranger, arrivant d'une tribu lointaine avec un langage inconnu de moi et avec qui j'essaierais d'établir un contact. Connaissance et interpellation mutuelle plutôt qu'adoption. Cette expérience avec des enfants « normaux » m'a au moins autant appris que celle que j'ai eue en thérapie avec des enfants psychotiques qui nous interpellent souvent au plus près de notre corps et de notre rapport à la langue.

R. Frydman. — C'est comme si, quand l'enfant est enfin là, qu'il n'est plus besoin de technologie, on laissait la « bonne nature » reprendre ses droits...
D. Sibony. — La femme ne prend-elle pas alors la nature, dont elle n'a pas bénéficié pour la conception, comme prétexte pour laisser parler son désir un peu confus d'avoir un enfant ?

R. Frydman. — C'est comme si, quand l'enfant est enfin là, qu'il n'est plus besoin de technologie, on laissait la « bonne nature » reprendre ses droits...
D. Sibony. — La femme ne prend-elle pas alors la nature, dont elle n'a pas bénéficié pour la conception, comme prétexte pour laisser parler son désir un peu confus d'avoir un enfant ?

R. Frydman. — C'est comme si, quand l'enfant est enfin là, qu'il n'est plus besoin de technologie, on laissait la « bonne nature » reprendre ses droits...
D. Sibony. — La femme ne prend-elle pas alors la nature, dont elle n'a pas bénéficié pour la conception, comme prétexte pour laisser parler son désir un peu confus d'avoir un enfant ?

R. Frydman. — C'est comme si, quand l'enfant est enfin là, qu'il n'est plus besoin de technologie, on laissait la « bonne nature » reprendre ses droits...
D. Sibony. — La femme ne prend-elle pas alors la nature, dont elle n'a pas bénéficié pour la conception, comme prétexte pour laisser parler son désir un peu confus d'avoir un enfant ?

R. Frydman. — C'est comme si, quand l'enfant est enfin là, qu'il n'est plus besoin de technologie, on laissait la « bonne nature » reprendre ses droits...
D. Sibony. — La femme ne prend-elle pas alors la nature, dont elle n'a pas bénéficié pour la conception, comme prétexte pour laisser parler son désir un peu confus d'avoir un enfant ?

R. Frydman. — Chaque couple a toujours à adopter son enfant, même s'il n'a pas été conçu *in vitro*. Tant la rencontre est difficile entre l'enfant imaginé avant et pendant la grossesse, lourd de tous les désirs, et l'enfant réel que l'on voit naître.

D. Sibony. — J'invoquerais là mon expérience personnelle : chaque fois que j'ai eu un enfant, j'ai toujours, d'instinct, senti comme un étranger, arrivant d'une tribu lointaine avec un langage inconnu de moi et avec qui j'essaierais d'établir un contact. Connaissance et interpellation mutuelle plutôt qu'adoption. Cette expérience avec des enfants « normaux » m'a au moins autant appris que celle que j'ai eue en thérapie avec des enfants psychotiques qui nous interpellent souvent au plus près de notre corps et de notre rapport à la langue.

R. Frydman. — C'est comme si, quand l'enfant est enfin là, qu'il n'est plus besoin de technologie, on laissait la « bonne nature » reprendre ses droits...
D. Sibony. — La femme ne prend-elle pas alors la nature, dont elle n'a pas bénéficié pour la conception, comme prétexte pour laisser parler son désir un peu confus d'avoir un enfant ?

R. Frydman. — C'est comme si, quand l'enfant est enfin là, qu'il n'est plus besoin de technologie, on laissait la « bonne nature » reprendre ses droits...
D. Sibony. — La femme ne prend-elle pas alors la nature, dont elle n'a pas bénéficié pour la conception, comme prétexte pour laisser parler son désir un peu confus d'avoir un enfant ?

R. Frydman. — C'est comme si, quand l'enfant est enfin là, qu'il n'est plus besoin de technologie, on laissait la « bonne nature » reprendre ses droits...
D. Sibony. — La femme ne prend-elle pas alors la nature, dont elle n'a pas bénéficié pour la conception, comme prétexte pour laisser parler son désir un peu confus d'avoir un enfant ?

R. Frydman. — C'est comme si, quand l'enfant est enfin là, qu'il n'est plus besoin de technologie, on laissait la « bonne nature » reprendre ses droits...
D. Sibony. — La femme ne prend-elle pas alors la nature, dont elle n'a pas bénéficié pour la conception, comme prétexte pour laisser parler son désir un peu confus d'avoir un enfant ?

R. Frydman. — C'est comme si, quand l'enfant est enfin là, qu'il n'est plus besoin de technologie, on laissait la « bonne nature » reprendre ses droits...
D. Sibony. — La femme ne prend-elle pas alors la nature, dont elle n'a pas bénéficié pour la conception, comme prétexte pour laisser parler son désir un peu confus d'avoir un enfant ?

R. Frydman. — Chaque couple a toujours à adopter son enfant, même s'il n'a pas été conçu *in vitro*. Tant la rencontre est difficile entre l'enfant imaginé avant et pendant la grossesse, lourd de tous les désirs, et l'enfant réel que l'on voit naître.

D. Sibony. — J'invoquerais là mon expérience personnelle : chaque fois que j'ai eu un enfant, j'ai toujours, d'instinct, senti comme un étranger, arrivant d'une tribu lointaine avec un langage inconnu de moi et avec qui j'essaierais d'établir un contact. Connaissance et interpellation mutuelle plutôt qu'adoption. Cette expérience avec des enfants « normaux » m'a au moins autant appris que celle que j'ai eue en thérapie avec des enfants psychotiques qui nous interpellent souvent au plus près de notre corps et de notre rapport à la langue.

R. Frydman. — C'est comme si, quand l'enfant est enfin là, qu'il n'est plus besoin de technologie, on laissait la « bonne nature » reprendre ses droits...
D. Sibony. — La femme ne prend-elle pas alors la nature, dont elle n'a pas bénéficié pour la conception, comme prétexte pour laisser parler son désir un peu confus d'avoir un enfant ?

R. Frydman. — C'est comme si, quand l'enfant est enfin là, qu'il n'est plus besoin de technologie, on laissait la « bonne nature » reprendre ses droits...
D. Sibony. — La femme ne prend-elle pas alors la nature, dont elle n'a pas bénéficié pour la conception, comme prétexte pour laisser parler son désir un peu confus d'avoir un enfant ?

R. Frydman. — C'est comme si, quand l'enfant est enfin là, qu'il n'est plus besoin de technologie, on laissait la « bonne nature » reprendre ses droits...
D. Sibony. — La femme ne prend-elle pas alors la nature, dont elle n'a pas bénéficié pour la conception, comme prétexte pour laisser parler son désir un peu confus d'avoir un enfant ?

R. Frydman. — C'est comme si, quand l'enfant est enfin là, qu'il n'est plus besoin de technologie, on laissait la « bonne nature » reprendre ses droits...
D. Sibony. — La femme ne prend-elle pas alors la nature, dont elle n'a pas bénéficié pour la conception, comme prétexte pour laisser parler son désir un peu confus d'avoir un enfant ?

R. Frydman. — C'est comme si, quand l'enfant est enfin là, qu'il n'est plus besoin de technologie, on laissait la « bonne nature » reprendre ses droits...
D. Sibony. — La femme ne prend-elle pas alors la nature, dont elle n'a pas bénéficié pour la conception, comme prétexte pour laisser parler son désir un peu confus d'avoir un enfant ?

incluant des considérations déontologiques et éthiques.

D. Sibony. — Un humoriste a dit : « Ma mère a fait exprès de me mettre au monde », comme si elle avait essayé de posséder totalement sa procréation. Or le lot quotidien de l'homme semble bien être que sa procréation lui échappe toujours en partie, qu'il recoure ou non aux techniques de fécondation artificielle. La nécessité d'en passer par l'autre, biologiste, sorcier de village, Dieu ou inconscient... atteste bien qu'en la matière l'homme a besoin d'inscrire quelque part son non-savoir, les parts de mystère et d'inconnu qui subsistent.

» Enfin, s'agissant des mères porteuses, je rappellerai qu'il y en a une dans la Bible. Sara dit à son époux : « Puisque Dieu m'a excusé de la fécondation [c'est reconnaître l'absence de désir d'enfant], prends ma servante afin que par elle je me construisse. » Il y a loin de ce discours symbolique au discours technique actuel sur le désir, dont le crétinisme croissant me frappe particulièrement.

R. Frydman. — Dans cette tribu, où vivent ensemble maîtresses et servantes, il y a mise en commun de la contribution des femmes pour faire un enfant — même si plus tard Sara chassera Agar, ce qui lui permet l'organisation des rapports sociaux. On est loin dans cette communauté familiale de la technologie actuelle où le gamète devient un objet qu'on achète et où règne un anonymat strict et froid. Faut-il d'ailleurs préserver à tout prix cet anonymat quand on recourt à un élément étranger dans la procréation ?

» An moment où, dans nos sociétés, les couples refusent la stérilité autant que des alternatives comme l'adoption ou le parrainage, procédures d'ailleurs souvent renouées difficiles, et revendiquent le droit d'avoir un enfant apparemment bien à eux, ils recourent à un élément étranger anonyme. Mais ils peuvent mener cette dépersonnalisation, cette absence de père ou de mère symbolique ?

D. Sibony. — Tout comme l'homme inscrit toujours dans sa procréation la part qui lui échappe, l'enfant lui-même trouve toujours moyen de montrer à ses parents qu'il n'est pas totalement leur enfant. S'il en allait autrement, il courrait d'ailleurs un grave danger.

» Beaucoup se tournent aujourd'hui vers la science comme vers une instance qui devrait prendre le relais de la dimension symbolique et du désir quand il fait question, les suppléant. Peu à peu disparaissent toutes les surprises symboliques — heureusement ! — parce que les gens, répondant à une offre ou à une demande de la science, croient échapper aux méandres des désirs confus et être enfin au clair. Les enfants pourraient payer le prix de cette illusion dangereuse. Peut-être le salut viendra-t-il d'eux, quand ils se rendront compte qu'ils ne sont pas les enfants de cet univers.

R. Frydman. — Non plus que l'aspect symbolique : beaucoup de patientes inscrites sur les listes de fécondation *in vitro* tombent enceintes. D'où la nécessité de la modestie pour les équipes médicales...
T. Ferenczi. — Les problèmes d'éthique sont-ils présents dans l'esprit des biologistes, et sous quelles formes ?
R. Frydman. — Ils le sont éminemment. En effet, la fécondation *in vitro* n'est que la partie apparente de l'iceberg. Des perspectives comme le mélange dans le temps des gamètes sont autorisées. Nul doute qu'on parviendra à maîtriser cette technique.

» Il ne faut pas, à mon avis, mettre sur le même plan des problèmes d'ordre strictement scientifique et des problèmes qui, comme celui des mères porteuses, n'ont pas grand-chose à voir ni avec la technique ni avec la médecine.

» Alors que ses progrès continuent de rompre les limites scientifiques de l'impossible, la médecine doit poser des barrières éthiques. Jusqu'où peut aller la gynécologie, médecine qui a si fortement affaire au désir, dans sa débâcle ? Deviendra-t-elle libre-service où l'on choisira son enfant avec tous ses caractères comme un produit quelconque ? Aussi devons-nous réagir et faire s'instaurer un large débat, hors de la communauté médicale également.

France-Culture, samedi 29 décembre, à 19 h 15 : Daniel Sibony-René Frydman (rediffusion le mercredi 2 janvier, à 14 h 30).
Samedi 5 janvier, à 19 h 15 : René Frydman-Suzanne Lallemand (rediffusion le mercredi 9 janvier, à 14 h 30).

Rayonnages Bibliothèques
an prix de fabrication du kit an sur mesure
LEROY FABRICANT
équipe votre appartement bureaux, magasins, etc. 25 années d'expérience Une visite d'urgence 208, av. du Maine, Paris (14e) 540-67-40 - Nr Adm

السنة 150

150

Voyage d'adieu

par Mario Luzi

Toscane

La voiture se mit en marche et atteignit aussitôt la vitesse juste, montant la route escarpée, battue mais non reconverte d'asphalte. Je me retournai pour jeter un dernier coup d'œil au village de Scanno et tout de suite après je la regardai elle qui conduisait, le visage tiré et presque hautain.

« C'est fini, naturellement, pense-t-elle », me disais-je en moi-même tandis que je suivais les mouvements précis, mais d'une énergie inhabituelle, de son pied et de sa main sur le levier de vitesses.

Jusqu'ici, c'était la même route sur laquelle, presque chaque soir, nous allions nous promener avant les dîners silencieux à l'hôtel durant lesquels, entre les rares mots, on percevait le cours des pensées en l'un comme en l'autre, en chacun de nous pour son propre compte, dans des directions réciproquement inconnues, mais dans ce même rythme tranquille et profond. L'accoutumance nous avait unis, d'abord par inadvertance puis tacitement, chacun de nous pensant à l'autre, charmés tous deux au fur et à mesure dans la pensée subtile et fixe de cette communauté naissante, qui pour cela devenait toujours plus profonde. L'attente s'était développée ainsi sans aucun mot ni aucun acte extérieur jusqu'à cette heure qui, même si elle était l'heure de notre départ et de la séparation imminente, était une heure parmi les autres de notre existence.

« C'est fini, naturellement, comme le veut l'ordre des choses, pense-t-elle », me disais-je en moi-même tandis que je la regardais manœuvrer tranquillement le volant, mais avec une impériosités inhabituelle, gravissant les tournants de la montagne nue.

L'impression la plus nette était qu'à chaque virage, d'un instant à l'autre, les fils de notre existence qui s'étaient emmêlés de façon si sensible se dévidaient, tandis que les voitures que nous croisions allaient peut-être entrelacer d'autres fils qui également se dénoueraient.

Elle éprouve de la douleur, sans aucun doute, mais c'est une douleur désormais acceptée observais-je, continuant à ne pas perdre de vue l'amertume contenue et l'énergie de son visage attentif à la route et à la marche.

Après le col, la route à présent descendait brusquement par des virages serrés au milieu de solitudes pierreuses, jusqu'à un vaste haut-plateau, ouvert sur la vue d'autres sommets violets dans le lointain.

Ni les rares parcs à brebis éparpillés sur l'étendue de l'herbe, ni le faible signe des rivières, ni les troupeaux immobiles tels des amas de pierres sous la lumière fixe et raréfiée par le grand espace ne rompaient le calme irréal.

« Nous ne sommes jamais venus ici. Nous pourrions nous arrêter un peu », lui dis-je. Elle répondit d'un sourire pénible dont le sens était clair : inutile de retarder la course qui déroule, une aiguille après l'autre, l'affectueux enchevêtrement. Il est bien que ce qui doit arriver arrive sans autre retard.

L'immense pâturage avec ses troupeaux et ses bergers immobiles défila sur toute sa longueur interminable et désormais la voiture, descendue sur la route nationale, rasait le parc des Abruzzes puis les reflets éblouissants du bassin de Barrea et, dépassé la digue, attaquant les durs virages parmi les rochers roux et déserts.

« Au bout de cette route, ce sera comme si rien n'était jamais arrivé, pense-t-elle », me disais-je en moi-même, et je la regardais tantôt dominer, tantôt défier avec un fier maintien évident et inévitable difficulté de l'épilogue.

La marche continuait, uniforme, montant et descendant

les tournants nus, et le ronronnement du moteur commençait à prendre le dessus sur toute autre sensation ou pensée. On descendait lentement à Alfadena amoncelée dans un étranglement de la vallée sur les pentes du Sangro et, dépassé le pont, on revenait sur une ligne droite au milieu d'un haut plateau vaste et vert, dans le bleu foncé des montagnes.

Le paysage tendre et solennel me rassura et me secoua. Je pensais à notre brève histoire, au léger et profond cumul d'affectivités et d'habitudes qui s'était formé simplement — comme était simple chacun de nous quand il suivait son modeste destin et qu'il occupait sa modeste place dans le monde, — et qui maintenant se dissipait avec la même simplicité virage après virage dans cette course parmi les montagnes des Abruzzes.

« C'est dans l'ordre des choses, pense-t-elle, elle aussi », me disais-je et dans cet univers j'éprouvais peut-être plus que jamais une profonde

brise tandis que nous roulions clairs et sereins à travers le pâturage.

Ce n'était rien de ce qui nous appartenait, pensais-je, ni une erreur de nous ni notre manque de pitié, qui attendait à notre hève communauté ; c'était toute la vie que nous avions derrière et devant nous, et elle n'était pas entrée ni ne pouvait être contenue dans le petit cercle ; et pourtant, c'était cette vie-là qui avait permis la formation à partir de l'infini possible de ce doux enchevêtrement, qui désormais se dévidait une aiguille après l'autre ; vers elle maintenant nous descendions fidèles.

A présent, la voiture roulait presque vers Lama-dei-Peligni, descendait les tournants de la montagne jusqu'à Casoli et, les phares désormais allumés, se dirigeait vers Lanciano.

« A quelle heure est ton train ? me demanda-t-elle. — A huit heures, répondis-je. — Nous arriverons juste à temps. »

Le 18 septembre 1943, je dus m'arrêter quelques heures à Monteverchi. En réalité, je n'avais rien à faire. Je parcourus plusieurs fois dans toute sa longueur la rue marchande, pleine de magasins et de débits, puis les autres rues parallèles pleines, elles aussi, de comptoirs, de dépôts et d'écuries. J'étais extraordinairement triste, sombre et désenchanté, je ne parvenais pas à me sentir en harmonie avec la terre. Je dévalais vers la banlieue où la ville s'estompe et où surgissent dans la première campagne les ébénistes et les entrepôts des usines. Mais aucune surprise dans tout cela : encore ce ciel vague qui brouillait les limites incertaines de la ville, par moments frappé d'un sifflement ou du souffle de vapeur d'une tour blindée.

Je marchais lentement : j'étais encore moi-même, et pourtant un être absolument sourd, sans antécédents, sans échos provenant du reste de ma vie. Enseveli dans ma pesanteur, dans mon ennui, informés

et hruts, je longeais de gros entrepôts et des décharges, et je pensais au travail de l'homme — comme il est désert et souterrain, et combien nulle chose concrète et visible ne couronne son geste. Je marchais lentement et enurbé, comme c'est mon habitude les mauvais jours ; j'étais encore moi-même, un être distinct et particulier, et pourtant n'importe quel autre homme de la terre eût pu en cet instant endosser mon nom et mon effroi. Suivant la rue qui borde la voie ferrée, je parvins à la gare.

Il était encore trop tôt pour le train de Florence. Je commençai à faire les cent pas sur le quai ; je découvris combien étaient impersonnels le chagrin et l'angoisse qui pesaient sur moi et combien impersonnelle aussi la manière que j'avais de les subir. Ni la douleur ni le rythme habituel de mon âme ne donnaient le moindre relief à ce que je ressentais. J'étais un homme ordinaire, sans identité, un petit homme triste dans Monteverchi, en qui s'était pro-

Je commençai à la regarder attentivement, et, tout de suite, quelque chose se mit à remonter en moi, quelque chose de mien et d'ancien qui, graduellement, au milieu d'un silence infini, me rapprochait d'elle, et avec elle de la terre et du soleil. Je savais que je connaissais cette femme, et je sentis le silence qui l'entourait s'étendre en moi et autour de moi, grandissant démesurément comme une chose bien connue. Je ne parvenais pourtant pas à l'identifier, bien que sa force lointaine m'eût déjà poussé en profondeur sur sa trace et sur la mienne. Enfin, je me déplaçai légèrement pour pouvoir la regarder dans la vitre et dans le reflet du paysage. Alors je la reconnus. Je l'avais vue debout, vêtue d'un manteau, près de la reine de Saba, là où celle-ci adresse à genoux le chevalier de bois sur la fresque de Piero à Arezzo.

C'était elle, et elle n'avait pas changé. Je continuai à la regarder avec intensité, mais désormais presque naturelle-



harmonie. A l'intérieur de la voiture qui roulait dans la lumière intense des montagnes des Abruzzes, silencieux et à peine assourdis par le ronronnement du moteur, nous étions de nouveau unis dans l'accord de nos pensées, concentrées désormais sur la légèreté et la délicatesse de nos destins.

La route, une fois dépassé Castel-di-Sangro, commençait à remonter vers Roccaraso par des virages raides sur des pentes boisées. Je la regardais, le visage désormais plus détendu, manœuvrer avec son habitude douce dans les carrefours et les dépassements.

« Nous ne nous arrêterons pas pour boire quelque chose ? lui dis-je. — D'accord », répondit-elle, et elle sourit.

La voiture s'arrêta dans la rue centrale, nous descendîmes en jetant nos tricot sur nos épaules.

« Il fait frais, n'en dirait plus que c'est l'été. — Nous boirons quelque chose de fort pour nous réchauffer. — A quoi trinquerons-nous ? lui demanda-t-elle en lui tendant son verre depuis le comptoir. Aux jours passés ou à notre avenir ? — Ni nu passé ni à l'avenir. A nous deux tels que nous sommes », dit-elle, approchant son verre du sien. Nous rentrâmes dans la voiture, et la route commença à descendre vers la plaine des Cinq-Mille. On frôla Rivisondoli agrippé à sa colline, une maison au-dessus de l'autre jusqu'à l'église et au clocher, en face du plateau vert et désert. Le jour commençait à décliner, et la lumière brisée sur les pics envoyait des reflets sur le pare-

Poésie

Abdelkebir Khatibi « Océaniques » Femme ! et comme sculptée par un rêve d'aigle

Je n'appelle je ne prie : Aimante Aimée d'elle seule reséduite
Approche au seuil de la nuit
Regarde ! L'Océan est si calme
Qu'il fait rêver en nous l'image de la terre.
Là, sur la plage
Les anges ne sont que norme d'oiseaux exotiques
Et le paradis une pure mosaïque de lauriers
Roses par ici blancs là-bas plus vifs que leur éclat.
Si ces trimômes en élan
Dansent au gré d'un vent presque doux
C'est pour exciter entre le parfum et l'oreille
L'esprit de la musique
Oui, faire mûrir la rectitude des Formes.
Une nuit bleu azur
Hésite s'attarde en un songe fluide
Je ne sais qui du jour qui de la nuit
Tisse pour l'autre
Ces pensées en dantelles
Ces guirlandes d'algues sur la lagune
Ou encore, plus loin, cette écume qu'on dirait, elle aussi, musicienne
Construite sur plus d'une modulation marine.
J'imagine la silence du roc
Cette falaise à envoler
Au-delà, bien au-delà de toute saison ailée :
Pourquoi ces images ?
Quelle mémoire de cristal provoque ce retour de l'Océan
Alors que j'ai oublié et de donner et de recevoir
Selon cet ancien rythme des bienséances ?
Entre la chose et le signe qui la traduit
Entre l'Océan et la fiction qu'il inspire.

uite une blessure inintelligible et néanmoins provoquée par ce fait d'être un homme ordinaire parmi tous les hommes ordinaires de la terre.

Le train arriva enfin. En montant, j'éprouvai à la fois un certain soulagement et une lourde fatigue. Je m'assis dans un compartiment où se trouvaient quatre autres personnes. Aussitôt j'appuyai ma nuque contre le dossier et fermai les yeux. J'avais perdu la notion de mes contours, je ne parvenais plus à sentir ni à imaginer mon corps. Le train se mit en marche et tout de suite se dégagea des haies de maisons en direction de la campagne ; bien que j'eusse les paupières baissées, je comprenais que son va-et-vient se répercutait dans la verdure et l'air libre. Deux hommes parlaient dans le compartiment, l'un en face de l'autre.

« Notre vieux monde latin, disait l'un. — Notre vieux monde latin », reprit l'autre, et il continuait en pleurant sa vieille terre détruite.

« Notre vieux monde latin », pensai-je, et moi aussi je commençai vaguement à réfléchir sur ces mots. Je rouvris les yeux : le train serpentait à vive allure entre les enlignes bleues, la lumière était extraordinairement liquide et vibrante, on rencontrait puis perdait l'Arno.

« Notre vieux monde latin », pensai-je. Alors, pour la première fois, je pris conscience de la femme assise en face de moi, dans le sens de la marebe, immobile, le regard fixé sur le paysage qui défilait. C'était une femme sans beauté, au teint fatigué, aux mains lourdes et plates. Je perçus avant toute autre chose le silence qui l'entourait et qui n'était pas naturel.

ment. Les deux hommes parlaient encore de notre vieux monde latin et de notre vieille patrie détruite. De leur filat à toute allure et ébattaient dans l'air céleste entre les collines de l'Arno.

« Notre vieux monde latin », recommençai-je à penser.

La femme restait immobile, les yeux tournés vers l'extérieur ; aucun échange ne paraissait survenir en elle depuis des siècles et des siècles. Désormais mon angoisse était totalement dissipée et, tranquille et absorbé, je regardais cette femme. C'était elle, et elle n'avait pas changé : ee n'était pas une femme belle, son teint était fané, illuminé seulement de l'intérieur. Peu à peu, je la vis rougir. Désormais elle savait que je l'avais reconnue. Et elle savait que je l'avais reconnue à travers la femme vêtue d'un manteau près de la reine de Saba sur la fresque d'Arezzo. Je vis qu'elle percevait tout cela et qu'elle me regardait tandis que je m'entrais à la regarder. Le train filait toujours très vite, glissant presque, dans l'air vif et lumineux.

Traduit de l'italien par BERNARD SIMEDNE.

[Mario Luzi, né à Castello près de Florence en 1914, est considéré comme l'un des plus grands poètes italiens de notre époque. Il vit et travaille à Florence, où il enseignait encore récemment la littérature française à l'université. Son œuvre poétique comprend en particulier les recueils *Du fond des campagnes*, *Dans le magma* et *Sur d'invisibles fondements*, qui doivent paraître prochainement en France. On trouve une anthologie de Luzi en français aux éditions Obsidiane : *Vie fidèle à la vie*. Les deux textes ici traduits sont extraits du recueil de proses, *Trames*, paru en 1982 à Milan.]

La nuit magnétique

Sur la scène du Zénith, à La Villette, une nouvelle conception de l'espace théâtral.

LES grandes émotions architecturales se découvrent parfois là où on les attendait le moins. Ainsi cet biver au spectacle de Johnny Hallyday, mis en scène par Hilton Mc Connico et superbement éclairé par Jacques Rouveyrolis et André Diot.

Chaque soir, durant plus de deux heures, à La Villette, le chapiteau du Zénith aura abrité une cathédrale de lumière insensée, une construction fictive et mouvante qui bouleverse notre conception des espaces intérieurs et, à force d'artifices, nous mène un peu plus loin dans le pays du rêve moderne, dans cette nuit magnétique, cet inconnu magique où nous font dériver les techniques contemporaines.

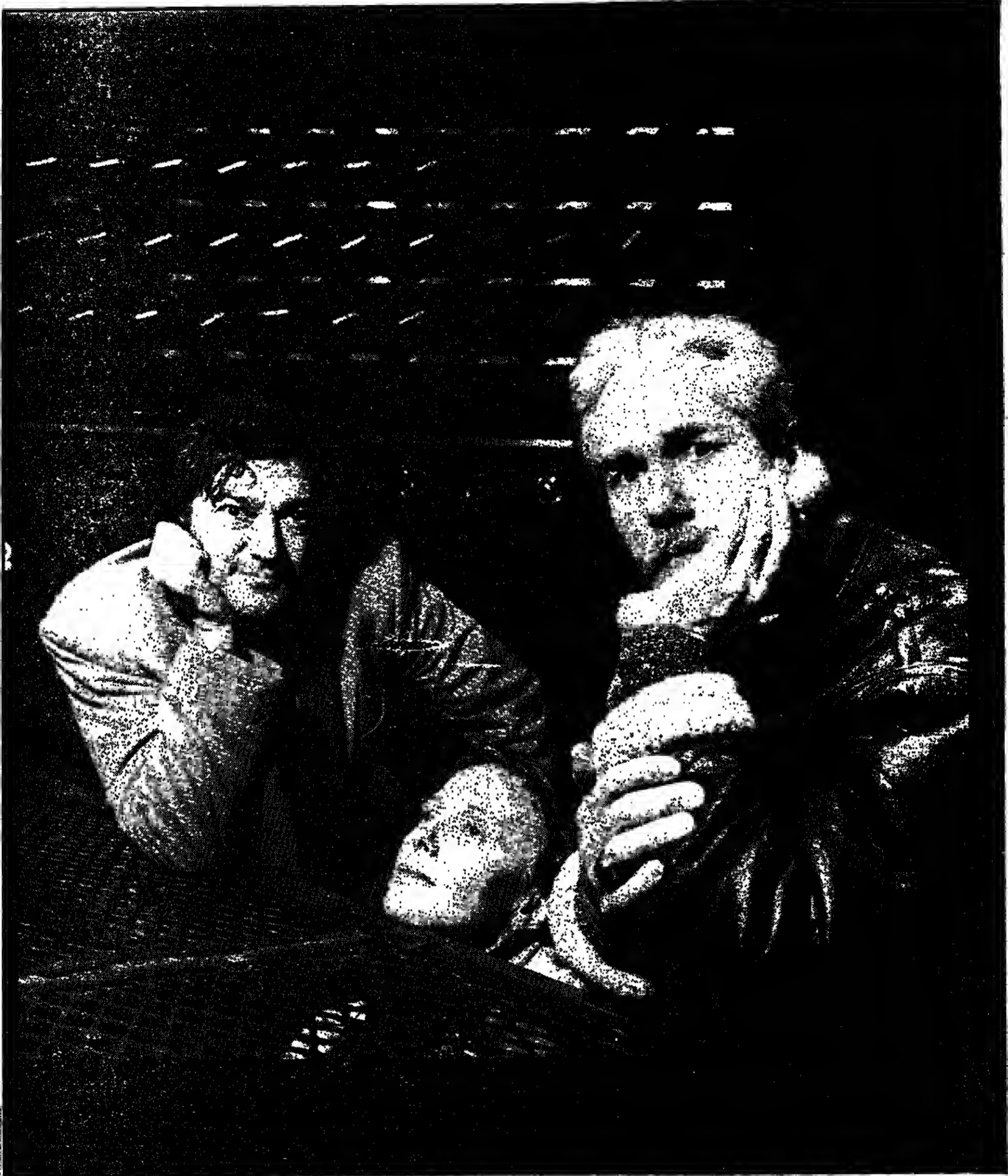
Le Zénith est opaque, battu par les pluies et les vents sur son fin fond de parking en périphérie de la ville. Objet nocturne insolite, sa peau de squal, élastique, rêche et grise, a des luisances mouillées. Ses formes pleines se tendent sur sa carcasse d'acier. Sitôt franchis les sas d'entrée, les parois de toile laquées comme des baskets, on pénètre dans un grand vide où flotte une brume sèche et impalpable, faite de fumées et des poussières de l'avant-veille encore suspendues sous les lampes.

Au-dessus de la salle s'étend un vaste plafond de poutrelles métalliques où s'aperçoivent de rares ponts lumineux dispersés dans la nuit des fers entrecroisés. On distingue quelques ventilateurs parmi les combles, une machinerie industrielle, les taches jaunes de probables moteurs. Des sortes de bras de grue pendent, structures d'inox lourdement chargées de leur fardeau d'appareils d'éclairage, au bout desquelles dépassent, minuscules, les deux jambes des serveurs des canons de poursuite.

Puis cette grande araignée se relève, des fragments du toit coulisent ou pivotent pour se mettre en place : le mur du fond de scène se réarticule lentement et déplace ses rangs de projecteurs : quatre mille en tout, soit quinze semi-remorques bourrées de matériel, 30 tonnes d'équipements accrochés aux charpentes, un investissement financier d'environ 30 millions de francs (un peu plus que le coût du bâtiment lui-même), dont 6 millions pour les seuls éclairages.

Des lumières éclatent soudain, en faisceaux plats aux traits parallèles et bien distincts, grilles blondes, d'abord latérales, puis verticales, et d'autres obliques, comme des rangées de balles serrées qui s'interpénètrent, se mettent à courir dans l'espace, s'entrechoquent tandis que de nouvelles encore, depuis le fond de la scène, se dressent, montent vers les hauteurs de la salle au-dessus du public, barrière impénétrable de feux anti-aériens, pour heurter la charpente, révélant par endroits le bleu de la toile du chapiteau, et crépiter là-bas avec des effets de contraste, de positif-négatif aux allures d'orage qui silhouettent les poutres comme les éclairs qui envahissent le ciel de leurs blancheurs et détaillent les branches nues des arbres.

Les nouveaux projecteurs Varilight (ces pinces extrêmement mobiles qui, en une fraction de seconde, décomposent le spectre lumineux et changent de couleur à volonté) virevolent, crachent en toutes directions dans un ballet parfaitement coordonné. Ils sont précis, sûrs ou nébuleux, et diffusent à foison des raies, des blocs, des halos colorés. La cabine de régie évoque le poste de pilotage d'un supersonique, plein de petites lampes qui s'al-



André Diot et Hilton Mc Connico (sur la photo) ont conçu avec Jacques Rouveyrolis, pour le spectacle de Johnny Hallyday, un véritable « light-show ».

lument et s'éteignent constamment suivant les directives des ordinateurs.

L'espace scénique est recomposé par cette architecture irrégulière, cette merveille d'illusion qui se déforme à chaque pulsation de la musique, enregistre ses sautes et palpite à son rythme. C'est parfois un réseau de barres, des jets pâles et verts comme des lances glacées, ou un canevas de trames colorées, une muraille virtuelle, un brouillard aux allures givrées, des touffes sauvages, ou des colonnes, régulières, organisant un temple aux vivants piliers ; ou bien des éclats cassants, des flashes, trois coups dirigés sur un guitariste pour accompagner trois accords de son instrument : *dzing, dzing, dzing*, ou des polychromies absolument gorgées de tons chauds, saturés, chromos féériques, ou encore des atmosphères floues et nimbées.

Dans la salle, le public des fans se lève sur les sièges, al-

lume ses briquets comme dans les anciens concerts pop et (à se brûler les doigts) affronte le déluge de lumière qui se répand sur scène par ces pauvres flammes, archaïques et tremblantes, telles des centaines de lucioles.

Le chanteur est d'un coup éruifié dans des rayons blancs venus de toutes parts : « *Quoi, ma gueule ? Qu'est-ce qu'elle a, ma gueule ?* » Cbaud et froid : Johnny entame *Violence et violons*, et les verts répondent aux rouges, les jaunes aux violets. Des nègres de caricature envahissent les planches ; bien qu'on n'entende guère les paroles, il semble s'agir d'une histoire de forêt équatoriale : une cascade de lueurs d'eau dégringole sur le verre des centaines de projecteurs du mur du fond, en un ruissellement ininterrompu, extraordinairement fluide, qui s'oppose au martèlement sec du disco.

Voici un bal ringard, un matelot ivre avachi sur une table de bistro, un couple enlacé un

peu dérisoire au milieu des dizaines de musiciens, chanteurs et gogo-girls frénétiques, une guirlande de lampons ; une ambiance aux nuances diaphanes, rose et bleue, naît à contre-jour. « *Ne me quitte pas ! Ne me quitte pas !* » : un seul spot alors, et la vedette est épinglée en un point de cette scène de 80 mètres de largeur, étendue comme un écran de cinéma. Les *Portes du périmètre* : et d'inévitables barreaux de lumière blanche, implacable. Le symbolisme conventionnel et simpliste est magnifié par la nouveauté technique, les vibrations, le paroxysme de chaque instant.

Plus tard survient un tournoiement de manège, de grands aplats de couleurs se croisent comme les voiles des dériveurs au départ d'une régate, triangles levés en de clairs plaisirs graphiques. Pour le traditionnel solo de batterie final, un énorme canon lâche à contre-jour son flux épais et laiteux,

un hémissement arrive de l'arrière, les traits de lumière se dressent comme les cheveux sur la tête ; puis, terrible Saint-Sébastien du rock, le musicien est criblé de jets multicolores comme d'autant de javelots ; un nuage dramatique du genre le plus théâtral enfume tout cela en apothéose.

Des tonnes et des tonnes de lumière architecturent ce spectacle, y déploient des plans successifs, créent des déchirures, des parois en coulisse, des biais et des inclinaisons. Les effets spatiaux et les effets colorés battent avec la musique, se répandent en nappes ou en aurores boréales, en faibles lueurs ou en pyramides de kilowatts, en peignes, en borses, pleins, déchiquetés ou stridents, avec parfois d'étranges crépuscules. Ou encore un bleu royal, dense, règne isolé dans un creux de la nuit.

Le mur du fond de scène est étonnant, bardé des milliers d'yeux ronds de ses lampes, retenant parfois toute sa puis-

sance, comme à l'affût, distillant un moment un ton soutenu, pour mieux éclater ensuite en une fraction de seconde, d'un éclat éblouissant, et se mettre à tourner en folles farandoles.

Etonnante aussi est la beauté de ce dispositif technique lorsqu'il est éteint, par exemple à l'entracte, avec la ferraille du plafond, ce ciel de projecteurs serrés comme les coquillages sur une roche et présentant des reflets nacrés, lourdes grappes accrochées à une treille monstrueuse, sombres et menaçantes, tapies dans le noir avec quelques luisances de glace, énorme accumulation de matériel rangé comme une armée, force au repos d'où, tout à l'heure, jaillira encore la lumière déchaînée.

Quelle chose de mécanique, surhumain et inquiétant attend alors dans l'ombre des charpentes. Quelle chose d'on ne peut plus moderne et stupéfiant.

FRANÇOIS CHASLIN

Handwritten note: "Chaslin 150"